Ci-dessous: Le 22 août 2017, Marcel Remy, à 94 ans passés, gravit le Miroir de l'Argentine par la Normale et termine par la Directe. Au loin la plaine du Rhône et Le Chablais.

Page de droite: Claude à gauche et Yves à droite, les frères Remy habillés en serial spiters!

# FRÈRES REMY 50 ANS DE HARD ROCK!



INTRODUCTION PAR FRANÇOISE JAQUET, PRÉSIDENTE DU CLUB ALPIN SUISSE, 2013-2021

Claude Remy, né en 1953, narrateur de cette histoire, et son frangin, Yves, une véritable force de la nature, sont des figures incontournables de l'escalade rocheuse en Suisse et en Europe. *Grimper* a ainsi la chance d'accueillir, en avant première entre ses pages, l'histoire incroyable de 50 années d'ouvertures, aventures qu'on aura prochainement le plaisir de découvrir en livre!

C'est leur père Marcel qui les forme à la montagne dès leur plus jeune âge, à la dure. Avec ténacité, il leur fait parcourir les sommets de Suisse romande tout au long de l'année et dans toutes les conditions possibles. Devenus adolescents puis adultes, Claude et Yves se passionnent de plus en plus pour le rocher, apprennent à le connaître, à le maîtriser, à l'aimer.

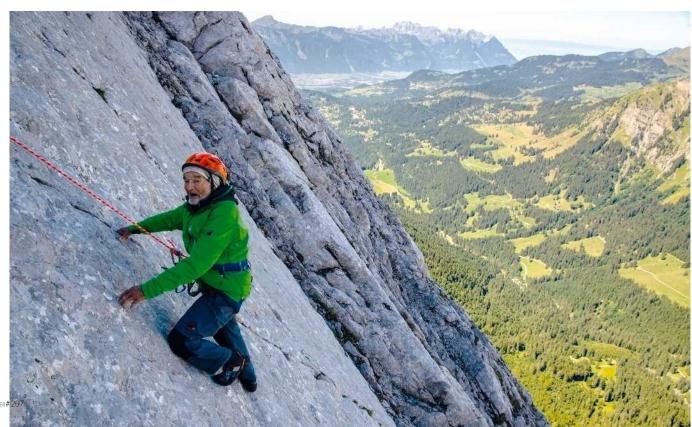
L'année 1983 est une année charnière pour les deux frères. Voilà plus de dix ans qu'ils parcourent et ouvrent des voies avec une efficacité et une rapidité inouïes, dans de nombreuses régions (Jura, Alpes vaudoises et fribourgeoises, Alpes bernoises et uranaises, Verdon, Vercors, Chartreuse, Dévoluy, Oisans, Chamonix, dont trois nouvelles sur le Dru), et qu'ils découvrent des

parois vierges, qu'ils développent et qui deviennent immédiatement réputées loin à la ronde, telles que le Sanetsch ou le Grimsel. Cette année 1983 semble être l'apothéose de cette boulimie de rochers vierges, avec plus de cinquante nouvelles voies en une saison dont bon nombre sont exceptionnelles.

Mais la formidable aventure continue, et l'activité démontrée en 1983 continue, et continue encore les années suivantes. Sans relâche, Claude et Yves ouvrent des voies, grimpent, inventent, percent le rocher, presque avec obsession. De nos jours, le rythme a diminué avec l'âge, mais la passion du "Hard Rock" et l'envie de se dépasser sont toujours là.

Un coup d'œil dans le rétroviseur permet de contempler

le chemin parcouru. Les deux frères ont ouvert et équipé un nombre considérable de nouveaux itinéraires, dont plusieurs sont devenus de grands classiques de l'escalade moderne. Vous le découvrirez au cours du récit, ils ont été témoins et acteurs de 50 années d'évolution de la grimpe, depuis l'époque de l'artif, où seul le sommet de la paroi comptait, jusqu'à l'escalade sportive d'aujourd'hui en passant par le solo intégral. Ce faisant, ils ont œuvré en permanence en faveur de la technique alpine et de la sécurité en montagne, et ont publié bon nombre d'articles d'intérêt technique, historique et culturel sur l'escalade en Suisse et à l'étranger. Dès lors, il n'est pas surprenant que le Club alpin suisse (CAS) les ait nommés membres d'honneur en 2017.





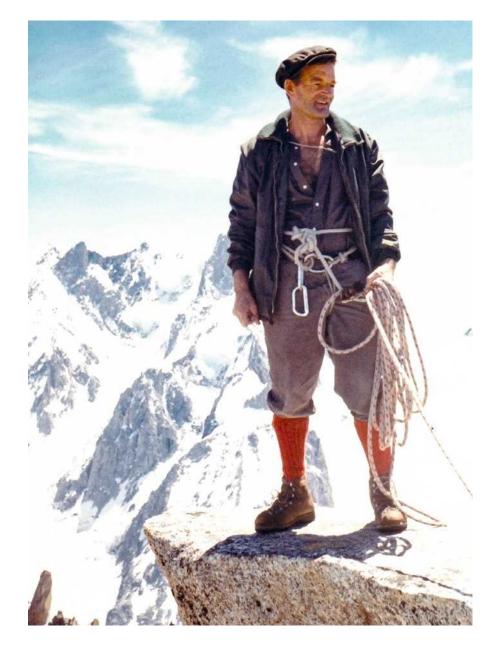
# CHAPITRE 1: **DÉBUTS**

### EN HOMMAGE À NOTRE MAMAN RACHEL,

née le 31 mars 1929 et décédée du Covid-19, le 20 avril 2020

En 1968, maman nous offre un splendide poster du célèbre photographe chamoniard Gay-Couttet. On y voit, au premier plan, un grimpeur qui assure son compagnon de cordée au sommet de l'Épée du Tacul avec en toile de fond le Mont-Blanc. Notre papa, ravi, déclare: « Voilà notre prochaine course! » Ce qui fut fait. Le poster est toujours en place à la maison.

ès notre enfance, notre père Marcel nous transmet à Yves et à moi sa passion pour la nature(1) et surtout pour la montagne. Cela commence par des randonnées de plus en plus longues, du ski puis de l'alpinisme. Dans le Jura et les Préalpes de Suisse romande, il nous emmène d'abord sur de modestes sommets au-dessus de Montreux, tels que la Dent de Jaman, les Verraux, Hautaudon, ou des traversées d'une région à l'autre, des Rochers-de-Naye à Château-d'Œx ou de Villars aux Diablerets. Le plus souvent, nous suivons des sentiers reliant les chalets d'alpage qui nous servent parfois de refuge pour la nuit. Papa nous fait découvrir cet environnement tout au long de l'année, quelles que soient les conditions, y compris en hiver, à peaux de phoque, qui sont d'abord constituées de branches de sapins attachées sous les skis. Bien que très sévère, il nous offre parfois un cadeau impensable: manquer l'école afin d'aller en montagne, pour autant que nos notes soient dans la moyenne (ce qu'il n'était pas toujours possible d'obtenir). Nos absences répétées des samedis matin ou des lundis intriguent les instituteurs d'autant plus qu'à nos retours « de maladie » nous sommes en bonne forme et souvent bronzés. La mise au point du directeur limitera nos absences... pour quelque temps seulement, l'appel de la montagne restant le plus fort. Parfois, Marcel nous prend sur sa Vespa. Nous sommes donc à trois dessus avec chacun un sac, les skis et les bâtons mais, le plus souvent, c'est en train que nous nous déplaçons. Notre père, ouvrier aux CFF (chemins de fer fédéraux), bénéficie - tout comme sa famille - de tarifs avantageux pour voyager. Ainsi, nous découvrons presque toutes les stations de ski de Suisse, y compris celles des Grisons, à l'autre bout du pays, avec toujours une virée à peaux de phoque dans les régions visitées, sans oublier les hautes routes en Valais et dans les Alpes bernoises. Écoliers, nous avons déjà une bonne connaissance de la Suisse, surtout des montagnes. Partout où nous allons, Marcel énumère chaque sommet visible, les vallées et les lieux. De si haut, nous découvrons à chaque fois de nouveaux paysages aux vastes horizons et, tout en bas, en si petit. des villages, des maisons et des routes qui nous aident à mieux situer cet ensemble. Il nous donne également le goût de l'effort, de la découverte, de la tranquillité, de la liberté et le sentiment d'entrer dans un monde différent. celui de la montagne. Toujours selon lui « là-haut, on est plus près du Seigneur », bien gu'avant perdu la foi qui avait marqué les rudes années de sa jeunesse.



Ci-contre: Claude Remy au Miroir de L'argentine en 1968. ©Marcel Remy.

En bas: Claude et Yves Remy à Solalex au-dessus de Bex. ©Marcel Remv.

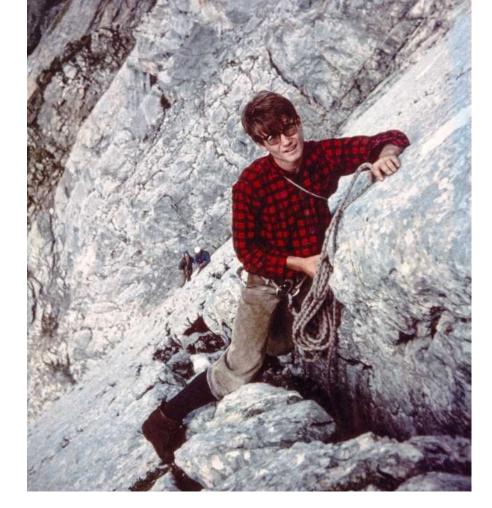
#### La jeunesse de notre papa

C'était celle d'un autre temps. En effet, les codes stricts étaient alors bien ancrés: enfreindre les règles n'était pas envisageable. Dès son plus jeune âge, Marcel n'a jamais joué, il a dû sans cesse travailler: chercher du bois, le scier, faucher, ramasser des pierres, dégager des ronces, s'occuper du bétail, cueillir des petits fruits, jardiner, déblayer la neige, tout en essayant de suivre le rythme de son père François. Ce dernier œuvrait inlassablement, du matin au soir, tous les jours, sauf les dimanches matin réservés à la messe. À la maison, aux Cases, en bas du flanc nord de la Combe de Jaman, sur la ligne de train du MOB (Montreux Oberland Bernois) proche d'Allières et de Montbovon, la famille de François, originaire de Charmey en Gruyère parlait patois. C'est à l'école, manquée pour plus de la moitié des présences obligatoires, que Marcel apprend le français. Le 1er février 1942, une avalanche emporte la maison. Marcel et son père sauvent de justesse le frère cadet Roland mais Berthe, la maman, et Yolande, la sœur, sont retrouvées mortes. Malgré ce terrible coup du sort, la passion pour la montagne va dominer toute l'existence de Marcel. Il a gardé la rudesse de cette époque qui a aussi marqué notre enfance, heureusement tempérée par l'amour de maman.

#### **Encordés**

En 1964, à une époque où il était impensable d'aller en montagne avec des enfants et encore moins de les y emmener régulièrement, notre père nous initie au terrain alpin qui nécessite l'encordement. Durant ces années, les rares écoles d'escalade<sup>(2)</sup> aux voies limitées et peu équipées, sont ignorées par les alpinistes qui ne songent qu'à aller en montagne pour atteindre un sommet. À la suite de notre père, nous commençons par les ascensions classiques et faciles qu'il connaît: l'Arête des Verraux, les Gais Alpins, la Pierre qu'Abotse, le Roc Champion à la Petite Dent de Morcles, l'Arête de l'Argentine, l'Arête Vierge, la Normale du Miroir (Alpes vaudoises) les arêtes des Aiguilles de Baulmes dans le Jura, l'Arête des Gastlosen (Préalpes fribourgeoises) ou l'Aiguille de l'M, la traversée de Midi-Plan, le Requin (Chamonix), notamment.





#### L'escalade casse-cou

L'escalade se pratique selon la règle suivante: toujours avoir trois points d'appui solides avant de bouger un bras ou une jambe, afin d'évoluer avec la plus grande sûreté tout en testant la solidité du rocher. Le premier de cordée doit être certain de ne pas tomber car toute chute entraîne un accident, souvent grave, parfois mortel. En effet, le matériel et les techniques offrent une sécurité relative. L'encordement, sans baudrier, se fait avec la corde attachée autour de la taille. Les pitons, à la solidité douteuse, sont rares dans les itinéraires. Le second de cordée tient simplement la corde d'une ou deux mains ou, mieux, il la passe derrière son épaule, tandis qu'il est simplement calé sur un replat, souvent sans autoassurage car de nombreux relais ne sont pas équipés. On place des cordelettes ou une boucle de la corde autour de blocs propices pour s'assurer bien que l'équipement n'est pas prévu pour retenir des chutes mais pour que le premier de cordée aide les suivants. Dans de telles conditions, une simple erreur peut entraîner la chute de la cordée. L'alpinisme fait la une des médias qui parlent de ce sport comme d'un jeu dangereux ou d'un sport de casse-cou. Même faciles, nos courses, qui étaient de sacrées aventures derrière notre papa, comportent souvent des passages délicats ou exposés, ce qui impressionne les deux enfants que nous sommes. Fatigue, frayeurs et pleurs font partie de ces journées marquantes en montagne. Heureusement, pendant la semaine à la maison, maman nous fait oublier les moments pénibles.

Tôt, notre père nous fait prendre conscience de la valeur des choses. Son salaire d'ouvrier suffit juste aux besoins de la famille et un travail accessoire lui permet de subvenir aux déplacements et aux loisirs. Afin de participer à cet effort, nous consacrons, pendant des années, tous nos mercredis après-midi au ramassage de papier, ferraille et chiffons que nous livrons avec une charrette à une entre-

prise de récupération. Selon papa, il faut économiser le moindre petit sou pour réaliser un maximum de choses. Ainsi, la même paire de chaussures, achetée trop grande pour durer longtemps, est utilisée pour la marche, le ski, la grimpe et aussi pour fixer les crampons lors des courses de glace. Marcel nous fait prendre conscience de l'importance du matériel comme étant une partie de notre corps. L'endommager est strictement interdit! La corde est sacrée, il ne faut jamais marcher dessus et il précise : « C'est comme si j'écrasais vos doigts sous mes crampons. » Très tôt, il nous pousse à faire des appuis faciaux ainsi que divers exercices dont ceux de souplesse et d'équilibre. Certains soirs, nous partons courir un moment, cette activité est tellement peu courante à l'époque que des policiers, étonnés, nous arrêtent parfois pour des contrôles. Aux yeux des enfants, leur père est souvent une sorte de superman qui sait et fait tout. Le nôtre porte toujours un sac énorme, fait la trace dans la neige profonde, grimpe en tête, nous sort des pires situations, même du gros mauvais temps. De plus, il nous a inscrits dès que possible à l'Organisation de jeunesse du Club alpin suisse (CAS) pour participer à des week-ends et des semaines inoubliables dans les Calangues au sud de la France, au Trient (en Valais). à la Furka et au Susten, dans les Alpes bernoises et uranaises. En 1969, une opération au dos met notre père à l'arrêt pendant quelques mois, ce qui va nous laisser du temps pour découvrir d'autres aspects de la montagne.

- 1. Il nous apprend à cueillir des petits fruits, des fleurs (pour des tisanes), des herbes sauvages (pour des soupes), des champignons...
- 2. Dans la région, les falaises d'Eclépens et de St-Triphon sont fréquentées par de rares « farfelus » tandis que celle du Salève, proche de Genève, populaire depuis longtemps, est LA référence avec un vaste choix de voies, courtes et longues, de tous les niveaux.

Ci-dessous, à droite: Claude Remy en 1970 aux Gais Alpins.

# CHAPITRE 2: ARTIF

En autodidactes, mon frère Yves et moi découvrons les rudiments de la pose de pitons et de la technique de l'escalade artificielle – l'artif – sur des grands blocs de la Combe de Jaman au-dessus de Montreux puis aux Gais Alpins.

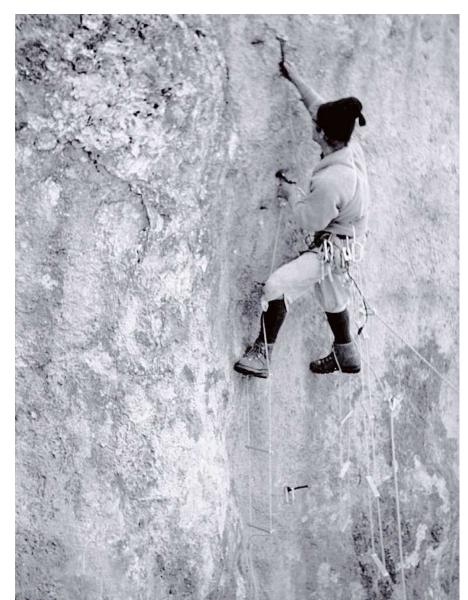
Rébuffat, Buhl, Allain, Young, Roch, Whymper, Heckmair, Terray, Bonatti et bien d'autres, sont les héros des livres de notre papa. Mais la vedette, aux retentissantes ascensions, est le français René Desmaison, devenu « notre héros ». Sa rencontre, en 1968, lors de l'une de ses conférences à Lausanne, fut des plus heureuses. En apprenant que les deux gamins devant lui connaissent le bivouac de la Fourche, dans le massif du Mont-Blanc, Desmaison prend son temps pour nous encourager. Quel bonheur! C'est le déclic, nous voulons faire des premières. Conscients que les hivernales exigeant des sacs immenses dans les pires températures sont irréalisables, nous rêvons d'escalade artificielle.

Nous commençons par un modeste parcours d'artif dans la cave de la maison. Puis, toujours dans cette cave, mais sans lumière, par jeu et pour corser la difficulté, nous devons nous encorder, monter, traverser le plafond, descendre de l'autre côté et revenir au point de départ. Sans nous en rendre compte, c'est la mise en route d'automatismes qui nous seront utiles plus tard. Notre papa, absent la saison suivante à cause de son opération du dos, nous laisse grimper dans la région de Jaman avec notre copain Jean-Daniel Dupraz, dont le père est le compagnon de cordée de Marcel.

Nous essayons en artif des blocs toujours plus hauts, lisses ou surplombants. Mais notre manque de technique et notre choix limité de pitons et de mousquetons, dont certains en acier sont lourds, nous exposent à de grandes difficultés. Nous essuyons des frayeurs et quelques chutes heureusement sans gravité. Nous grimpons en tête à

tour de rôle, sans autoassurage, tenus par la corde, qui passe dans les mousquetons pour être tirée et bloquée simplement par les mains du second. Une technique chaotique, lente, peu efficace, peu sûre et éprouvante... que nous allons améliorer progressivement. En l'absence de baudriers et de dégaines, celui qui est en tête relie directement son encordement au corps au piton avec un mousqueton afin de se bloquer, de se reposer puis de placer le piton suivant, tout en continuant à être aidé par la corde que le second doit toujours tenir fermement et, si besoin, tirer avec force. Pour soulager la douleur de la corde autour de la taille, nous passons nos jambes

dans des boucles de cordelettes que nous relions à l'encordement. À nos échelles en corde, nous fixons par la suite des petites marches en aluminium pour faciliter la pose du pied. Nos premières évolutions étaient néanmoins ridicules, sur de brefs dévers qui nous semblaient immenses. Les coups de marteau pour enfoncer les pitons sont maladroits: ils atteignent aussi le rocher et parfois les doigts. Notre progression à chaque piton est limitée, ils sont si proches les uns des autres qu'ils se touchent presque. Nous persévérons dans cette recherche de l'inconnu pour arriver en haut des blocs dans l'espoir d'imiter Desmaison. Finalement, c'est sur



Ci-dessous: de vieux pitons.

Ci-contre: Yves Remy au R2 de la Directe de la face est des Gais Alpins.



la charpente d'un toit de chalet d'alpage que nous créerons un itinéraire, avec des pitons enfoncés dans le bois et des cordelettes attachées aux poutres, pour un entraînement d'artif beaucoup plus long et difficile que celui dans la cave, afin d'améliorer, à l'abri, nos acrobaties et notre sécurité. Curieusement, la technique de l'artif dont on parle alors tant, est restée longtemps méconnue. Sa présentation, dans un des premiers livres techniques, Sécurité en paroi, de Gianni Mazzenga, 1967, est incomplète. Beaucoup plus tard, nous découvrons que la meilleure technique d'artif avait été mise au point déjà dans les années 1950 par des Jurassiens, dont Hugo Weber et Albin Schelbert, très en avance sur tout le monde, du moins en Europe.

#### Les Gais Alpins

Progressivement, nous nous rendons compte de l'importance de l'équipement qui permet de gravir de spectaculaires surplombs ou du rocher lisse. Alors, nous fabriquons une gamme de pitons, certains peu fiables, ainsi que des coins en bois. Nous achetons du matériel dont un tamponnoir à mèche qui permet de forer la roche à la main afin de fixer des pitons à compression ou à expansion. Par économie, nous les remplaçons par des vis de 8 mm. Nous pensions naïvement qu'avec un tel équipement, rien ne nous résisterait... Encore fallait-il savoir le placer, puis oser se suspendre sur ces minuscules bouts de ferraille. Nous gravissons le pilier en béton d'un viaduc d'autoroute en forant des trous de sept mm par vingt mm de profondeur, où nous progressons en enfonçant des vis de huit mm dont nous avons meulé le bout en forme de cône. Arrivés au relais, suspendus sous le viaduc, à vingt-cing mètres du sol. nous sommes tout de même effrayés par ces lieux si vertigineux. Voilà plus délicat : la préparation de la descente avec la corde en S au corps. La tension nerveuse augmente encore sérieusement lorsqu'il faut enlever l'autoassurage pour entamer un impressionnant rappel comme iamais fait, il est sur une surface absolument lisse et verticale. Il exige une concentration et des



efforts extrêmes, surtout avec la main du bas qui doit toujours tenir fermement les deux brins de la corde qui, au fil de l'éprouvante descente, frotte douloureusement sur le corps, en particulier l'épaule et les fesses. Tant bien que mal nous résistons à la tentation de se tenir aux brins du haut avec les deux mains et arrivons, l'un après l'autre, en bas du pilier, tremblants et éprouvés. Puis, en regardant vers le haut, l'envie de recommencer revient rapidement.

En 1970, nous envisageons, avec Jean-Daniel, qui viendra quelques fois avec nous, de gravir une vraie paroi, le flanc est de l'arête des Gais Alpins. Afin d'atteindre l'arête, nous remontons d'abord des lignes de faiblesse le long de pentes herbeuses et de rochers raides qui ébranlent notre confiance. Ce ne sont pas seulement les pitons qui tiennent mal, mais le rocher peu solide se délite par blocs entiers. Nous observons la partie centrale de la paroi, là où elle est la plus haute, soixante mètres, en rocher massif et surplombant. Très impressionnés, nous n'y enfonçons que deux ou trois pitons, puis nous quittons les lieux pour nous remettre de nos efforts, de nos doutes, de notre peur et de nos douleurs. Pour limiter ces dernières, l'achat de baudriers Cassin (d'abord un pour les deux) s'impose tandis que notre progression sur la paroi s'éternise. Elle ralentit encore après le premier toit, lorsqu'il faut forer des trous sur un rocher compact. Puis, nous franchissons, toujours lentement, des zones verticales et déversantes en utilisant tous nos pitons, des plus petits aux plus longs et des plus minces aux plus épais. Notre inquiétude s'accentue en arrivant à la large fissure surplombante qui domine la voie, elle est humide et moussue. Nous nous suspendons, avec beaucoup de crainte et d'hésitations, d'un coin en bois à l'autre, dans une angoissante ambiance grand vide... enfin voici les derniers mètres qui conduisent au sommet le 29 août 1971. Ouf, soulagés, heureux, cette fois nous nous crovons invincibles car nous avons imité notre héros Desmaison. Peu après, nous remplaçons les points douteux de la voie par de meilleurs pitons ou des gollots M8, avec notre tamponnoir fait maison et doté

d'un manche plus gros qui favorise une meilleure tenue (1), afin d'améliorer la sécurité et d'encourager les répétitions (2). Notre papa se met même à l'artif lors d'une répétition de cette Directe de la face est des Gais Alpins. Par la suite, il viendra régulièrement nous aider dans nos entreprises, mais ce qu'il préfère c'est emmener des amis sur des itinéraires classiques pour leur faire découvrir le monde alpin.

#### La face nord du Petit Clocher du Portalet

Au début des années 70, nous éprouvons un intérêt grandissant pour le rocher, tout en respectant les saisons. En hiver, c'est le ski, la peau de phoque et en été des 4000 mètres tels que le Mont Rose, le Cervin, le Mont-Blanc et d'autres courses avec crampons et piolet dans divers massifs. En 1972, nous escaladons la face nord du Petit Clocher du Portalet, 2 823 mètres, massif d'Orny, Valais, dont Daniel et Michel Darbellay ont fait la première ascension en 1962. Mis en valeur à travers un film et de splendides images, cet itinéraire d'artif audacieux, le long de fissures, se déroule dans le cadre austère d'une paroi de granit verticale et massive comme il y en a peu dans les Alpes. Cet environnement, rude et brut, nous fascine de plus en plus et nous pousse à améliorer notre technique, encore limitée, ainsi que notre rapidité. Certes notre père nous a appris à nous déplacer « sans traîner », mais en respectant des arrêts usuels. Nous supprimons progressivement boisson et nourriture afin d'être plus légers lors de longues journées sans pause. Par la suite, nous deviendrons très efficaces, surtout pour ouvrir des voies et, pendant des années, nous battrons des records de rapidité.

- En 1982, Mammut présente un nouveau tamponnoir bien pratique, en effet son manche coudé à 90° évite les coups de marteau sur les doigts ainsi que des coincements du tampon dans le trou du forage.
- Peu après, nous effectuons la première hivernale.
   Trente ans plus tard, en 2001, nous rééquipons la voie de spits M10 pour une escalade tout en libre, 7a+.

Page de droite, en haut: Miroir et face nord-ouest de l'Argentine.

Page de droite, en bas: Yves Remy dans Hyperzodiaque en 1974 au Miroir de l'Argentine.

# CHAPITRE 3: L'ARGENTINE

Depuis longtemps, le Miroir de l'Argentine fascine. Grimpeurs ou observateurs ne s'en lassent pas. Son flanc nord-ouest, haut de 550 mètres, présente une vaste paroi calcaire avec le fameux Grand Miroir, haut lieu de l'escalade en Romandie, berceau de nos premières longues ascensions et de nombreuses nouvelles voies.

Comme déjà dit, notre père nous emmène dès 1968 à la Normale du Miroir, gravie en 2 h 45. Toujours rapidement car, selon lui, le temps est précieux, il nous fait découvrir les classiques d'alors: la Directe, le Tunnel et le Petit Miroir. Il nous initie aux enchaînements, à savoir deux voies dans la journée. Il nous apprend aussi à persévérer jusqu'au sommet, même quand les conditions sont mauvaises. Puis, sans lui, nous poursuivons l'exploration des lieux. Elle deviendra systématique. C'est à l'Argentine que nous réalisons que le rocher varie de très bon dans les classiques à très mauvais, voire pire et franchement dangereux ailleurs. C'est également là que nous apprenons à mieux lire ce rocher, c'est-à-dire à discerner sa structure, son relief et ses couleurs, sous divers angles, éclairages et périodes, afin de déceler dans un espace vierge la possibilité d'un nouvel itinéraire ou de déterminer dans le détail d'une fissure ou d'un trou quel piton placer rapidement et solidement. En ouvrant de nouvelles voies de 500 mètres dans le massif<sup>(1)</sup>, nous découvrons la rudesse des bivouacs en paroi, prévus ou pas, avec leur ambiance sévère étant donné notre équipement limité. Malgré ces moments pénibles et frisquets, Yves est toujours le premier réveillé pour préparer le déjeuner et prêt à partir(2). Nous constatons surtout que nous sommes bien là-haut même si les sacs sont lourds, que le mauvais temps nous surprend, que l'itinéraire envisagé est trop dur ou casse-cou, que c'est parfois très éprouvant de continuer ou encore pire... quand il faut renoncer. En effet, la réussite de l'ascension prévue, qu'elle soit nouvelle ou pas, nous procure des sensations de plaisir de plus en plus importantes, surtout lorsqu'il faut braver l'inconnu, là où personne n'a été. Nous apprécions surtout de grimper en libre car on est plus rapide. Mais lorsqu'il faut planter des pitons, nous n'hésitons pas à le faire car notre but, c'est d'arriver absolument au sommet. À cette époque, les grimpeurs sont peu nombreux, les contacts limités et la communication rare. Certes, on échange parfois quelques mots sur l'ambiance, les beautés, le rocher, les pitons en place et ceux qu'il faut emporter, tandis que les cotations, bloquées au 6+ pour le libre et A3 ou A4 pour l'artif, sont sujettes aux interprétations les plus diverses, tout comme les techniques d'escalade. Nous réalisons également que nos prédécesseurs, avec leur équipement restreint, étaient d'une audace inouïe, ce qui force l'admiration et le respect et





nous pousse à mieux connaître l'histoire de cette activité. C'est un privilège de rencontrer des anciens de la région tels qu'Armand Moreillon, Adrien Veillon, Martin Muller, Georges de Rham, Loulou Boulaz, Carlo Jaquet, Claude Gollut, Léon Weissbaum, Pierre-André Froidevaux, sources d'informations aussi passionnantes que précieuses.

#### Délivrance

Le Sommet Central, point culminant du massif – 2 422 mètres – est isolé au milieu de l'arête de l'Argentine. Son flanc nord-ouest présente la paroi la plus austère et la plus haute des lieux, 550 mètres. Sa partie supérieure possède le plus extraordinaire pilier de toute l'Argentine, il est vertical sur presque deux cents mètres. Le 13 juillet 1977, avec Yves, nous longeons la base du Miroir sur la droite et traversons des gradins raides jusqu'au pied du grand dièdre par lequel démarre notre ambitieux projet. Plus haut, nous évitons une large fissure verticale et rectiligne par la gauche et poursui-



zone moins raide. De la Grande Vire, à mi-hauteur de la paroi, nous observons au-dessus de nous le formidable pilier. Il est très impressionnant et nécessitera probablement plus de matériel que prévu, dont des gollots (il nous en faudra six). De retour le 14 septembre, nous remontons cette fois la belle et large fissure. À la mi-journée, nous sommes à nouveau sur la Grande Vire. La partie supérieure est toujours aussi impressionnante. Nos sacs sont pleins de matériel, y compris des crochets, des copper-heads, des gollots et un tamponnoir. Mais le doute nous saisit et nous ne terminons pas le projet. Nous nous rabattons sur la légendaire Voie Muller qui démarre juste à droite par des vires ascendantes semblant défier la gravité. Dans un premier surplomb, en 5c tout de même, nous découvrons un clou de charpentier. Pour laisser de tels vestiges, les anciens avaient de l'humour et un sacré culot. Plus haut, sans que les difficultés ne diminuent, nous suivons des rampes douteuses qui exigent toute notre attention. Transpirants, nous ne remarquons plus la fraîcheur habituelle du flanc nord. L'arrivée à un relais est déconcertante. Un gros bloc bouge et c'est le seul endroit pour s'assurer. Nous essayons de planter des pitons, ce qui se révèle impossible dans cette zone soit compacte, soit pourrie. Préoccupés, nous nous contentons du bloc branlant. Un peu plus haut, une vire horizontale trop étroite entre deux pans de rocher lisse et vertical exige une reptation aléatoire sans assurage, à laquelle s'ajoute une frayeur lorsque le sac à dos glisse latéralement, retenu par une bretelle et créant un angoissant déséquilibre. Finalement, on arrive sur des gradins moussus. La suite? Elle semble encore plus compliquée et inquiétante. Plus question de style pour affronter le dièdre terminal. Yves plante des pitons en choisissant les meilleurs en acier dur(3) et il se tracte pour franchir des dévers délicats. L'arrivée dans une niche salie par les choucas, bordée de grands murs verticaux et dominée par des surplombs, dégage une ambiance encore plus déroutante. Par où continuer? Nous désobstruons à coups de marteau quelques pierres d'un trou dans le plafond qui donne accès à une grotte. De là, encore des surplombs. Voici qu'une étroiture conduit de l'autre côté de la montagne, juste sous le

Extraordinaires frères Muller! Nous restons confondus devant l'incrovable audace d'Alexandre et de Martin. qui réussirent un itinéraire si engagé, cela déjà en 1934! Avec la Voie Bürger au Rätikon, en 1933, ce sont les deux ascensions les plus difficiles de Suisse. En Romandie, il faudra attendre les années 1960 pour les égaler(4). Trois ans après, le 8 septembre 1980, nous sommes à nouveau sur la Grande Vire afin de finir Délivrance. Cette fois, le pilier vertigineux nous semble moins impressionnant. Deux dièdres éloignés marquent le départ puis nous louvoyons en escalade libre et en artif. Comme d'habitude, nous n'avons rien emporté à manger et à boire. Les heures tournent et finalement l'après-midi tire sa révérence. Bien que le sommet soit à portée de main, plus nous montons plus il semble s'éloigner. La visibilité baisse, la fatigue et la lenteur augmentent. Dans la pénombre, Yves effectue une longueur délicate en traversée à gauche. Désormais, nous ne voyons plus rien, la nuit est totale. Sur les conseils de mon frère, je progresse avec beaucoup de précautions, terrorisé par le risque d'une chute. L'arrivée au relais est un immense soulagement, suivi d'une grande lassitude. On va mourir de faim, de soif et de froid, suspendus toute la nuit. À ma grande surprise, Yves démarre: « Assure! » Soudain un cri, il est au sommet, c'est 23 h<sup>(5)</sup>. Épuisés et déshydratés, nous ne

1. 1973, Directe du Petit Miroir; 1974, Gamma et Hyperzodiaque; 1975, Gais Iurons; 1976, Hache d'argent, puis plus de vingt autres voies nouvelles suivront. 2. C'est toujours le cas en 2020!

sommes pas au bout de nos peines. Un long et délicat

retour nous attend encore, d'abord par l'arête puis par

des gazons raides. Toujours sans lampe, nous rejoignons

Solalex complètement crevés. Il est 2 h 30!

3. Il existe deux qualités de pitons, ceux normaux en acier doux, alors les plus répandus et les durs lancés par un pionnier suisse établi aux USA, John Salathé. Dans les années 60, les grimpeurs américains Yvon Chouinard et Tom Frost commercialisent une première gamme de pitons en acier dur et peu après toute une panoplie d'équipements novateurs, dont les coinceurs.

4. Depuis, le mythe de la Muller, avec seulement neuf

répétitions jusqu'en 2020, ne fait que grandir. Neuvième ascension et première solitaire: Fabien Brand en 2011. 5. Après plusieurs tentatives, *Délivrance* est répétée trente-huit ans plus tard, en deux jours de l'été 2018, par Fabien Brand et Mathieu Mayencourt.

#### **EN PRATIQUE**

#### Sommet Central, 2422 m, face nord-ouest de L'Argentine, Alpes vaudoises

1 et 2. Voie Muller, Alexandre et Martin Muller, 30 septembre 1934. Voie incroyable d'une audace inouïe et en avance sur son temps. À ce jour neuf répétitions, dont la dernière par Fabien Brand lors de la 1<sup>re</sup> en solitaire en 2011.

3. Les bons gazons, Alexandre et Martin Muller, 1930. 2°: Georges de Rham (qui a donné le nom de la voie) Michel de Rham, Alfred Tissières, 17 septembre 1941, qui n'utilisèrent qu'un piton au départ en 5c. Le lendemain, la même cordée, à laquelle s'était joint Gabriel Chevalley, fait la seconde ascension de la Muller au Sommet Central.

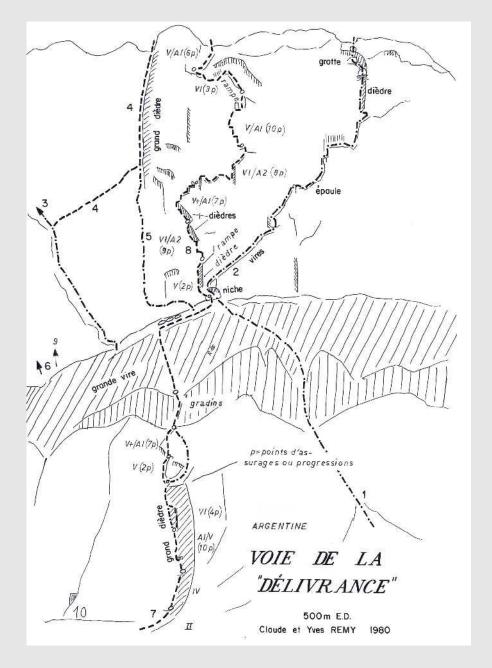
**4.** Le grand dièdre par Les bons gazons, Georges de Rham, Alfred Tissières, 28 août 1944.

2°: Lionel Terray, Louis Lachenal, fin des années 1940, la meilleure cordée française de l'époque.

5. Directe du grand dièdre, Gilbert Apothéloz, Carlo Jaquet, 10 août 1958. 2°: Gilbert Apothéloz, Michel Vaucher, peu après les premiers.

6. Ten-ci-ci, Claude et Yves Remy, 13-14 juillet 1978.

7 et 8. Délivrance, Claude et Yves Remy, terminée le 8 septembre 1980. C'est la plus importante voie de L'Argentine, partiellement équipée, tentée à diverses reprises. 2° Fabien Brand, Mathieu Mayencourt, 2018.
9. Le jubilé, Claude et Yves Remy, 3 octobre 1983.
10. Sully, Jean-Michel Pauchard, Claude Remy, cette voie commencée à l'été 2019, équipée de spits, suit la grande fissure à gauche de Délivrance, le projet est de la continuer jusqu'au sommet, toujours à gauche de Délivrance.



Cordée dans la Directe du Miroir de l'Argentine.



Page de droite, en haut: Francois Nicole, Marcel Remy, Michel Ziegenhagen, et des Sœurs de Saint-Loup.

Page de droite, en bas: La falaise et l'hôpital de Saint-Loup se font face.

# CHAPITRE 4: **SAINT-LOUP**

« D'emblée Yves démontre des qualités hors du commun. Quel que soit le terrain, les conditions, les difficultés ou le matériel, il progresse toujours très vite. Aucune fissure, aucun mur ne lui résiste. » IVAN CHERPILLOD

u début de 1974, il n'existe aucun itinéraire sur la longue falaise située face à l'hôpital de Saint-Loup (au nord de Lausanne) dont la base était défendue par un épais maquis. Ceux qui la longeaient n'imaginaient pas qu'il serait possible de gravir de tels murs verticaux et lisses, alors que les faiblesses, fissures, dièdres ou couloirs, étaient encombrés de végétation et de roches branlantes.

En 1974, Claude Lévy et Michel Ziegenhagen réalisent la première ascension de la falaise par la Voie du Dièdre, en grosses chaussures et en artif. Ils nous laissent ensuite ce terrain de ieu qui deviendra l'un de nos meilleurs lieux d'entraînement. Nous revenons d'un séjour d'escalade en Grande-Bretagne avec des chaussures souples, les fameuses EB (qui succèdent aux étroites et rigides Terray-Saussois, qui sont alors le must pour grattoner et pour l'artif), le baudrier Whillans, des coinceurs Stopper et Hexcentric, de nouveaux pitons en acier dur et d'autres engins bizarres tels que des crochets à gouttes d'eau (sky hooks) qui deviennent le matériel universel du grimpeur. Ce voyage nous a fait comprendre que nous devons intensifier notre entraînement en libre même si planter des pitons et l'artif reste très important pour ouvrir des voies ou répéter les plus difficiles itinéraires. Yves, qui le pousse plus loin, s'impose quotidiennement toute une série d'exercices, dont des centaines de tractions sur ses deux bras par séries de vingt, puis plusieurs sur un bras, ainsi que des blocages d'un doigt pour se tenir seulement aux mousquetons ou directement dans l'œil d'un piton afin de gravir des voies d'artif sans étriers, y compris des toits. À Saint-Loup, nous développons notre rapidité en éliminant les gestes superflus, chaque mouvement devant être fait de manière précise et sans hésiter afin d'enchaîner immédiatement le suivant selon une technique simple essentiellement en force pure. Nous améliorons également l'emploi du matériel pour que tout devienne automatique comme par exemple s'encorder, s'assurer, s'autoassurer, donner de la corde, se passer du matériel, faire les rappels et même s'arrêter sans perdre du temps (!) ni devoir se contrôler ou se parler. Oui, même les mots sont superflus. Nous allons perfectionner sans cesse l'équipement et cette efficacité au sein de notre cordée où chacun a sa place et sait toujours exactement quoi faire immédiatement.

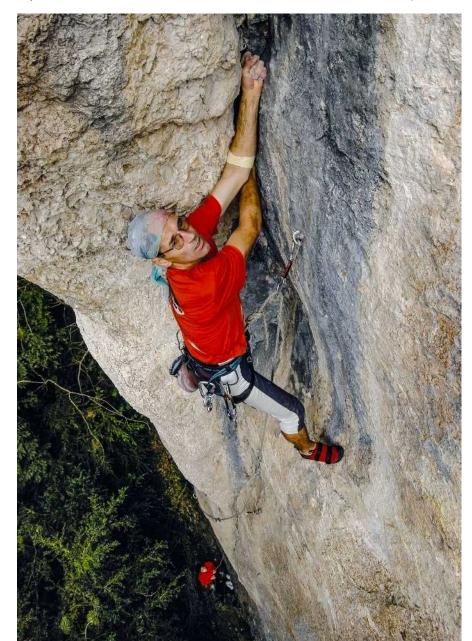
#### Entraînements

En deux saisons, nous ouvrons à Saint-Loup une cinquantaine de nouvelles voies. Hé oui! À peine une voie de gravie, nouvelle ou pas, nous avons déjà envie de passer à la suivante. Pour distinguer nos nouveautés, nous les baptisons d'un nom original, chose peu courante à l'époque (1). Il y a des clins d'œil au hard rock, musique

encore peu populaire, voire détestée, ce qui suscite passablement d'incompréhension chez nos amis. En même temps, l'escalade sur rocher fascine de plus en plus, malgré le grand engagement qui est de rigueur et le danger que présentent certaines voies très exposées, tandis que celles en artif alignent des pitons successifs à la tenue parfois aléatoire.

Les itinéraires de Saint-Loup se gravissent en deux lonqueurs. Une fois au sommet, nous redescendons à

pied en évitant les rappels (2). À la fin de 1975, Michel Ziegenhagen, grimpeur clairvoyant et généreux, propose de remplacer les pitons par du matériel plus solide et de favoriser ainsi le libre (3). Une vingtaine de voies en libre et deux ou trois en artif sont équipées de gollots M8 (4) à l'aide de sa perceuse reliée à un groupe électrogène posé au sommet de la falaise. En décembre 1975, nous publions le premier topo des lieux, Saint-Loup, Vallorbe, Covatanne, avec la librairie Bauer, alors spécialisée en





ouvrages alpins. Les années suivantes, différents styles d'escalade se côtoient à Saint-Loup, à savoir le solo autoassuré (avec corde) ou intégral (sans corde) et les montées et descentes successives pour enchaîner des voies. Certaines cordées en cumulent plus de vingt. Yves Remy, le plus rapide, effectue en solo cinquante-sept voies (vingt-neuf gravies et vingt-huit désescaladées) en une demi-journée! Évoquons aussi celles gravies sur coinceurs uniquement, dont L'impossible et, la plus délicate, celle des Beaux-frères. On disait que c'était du « clean climbing » ou de l'escalade propre qui devenait un peu en vogue (5). S'entraîner par n'importe quel temps, même sous la pluie ou en hiver, par grand froid avec un sac lourd n'était pas rare. Pour passer le plus vite d'une voie à l'autre, on se tire à des mousquetons en cas de besoin. L'évaluation des difficultés est encore floue, on ne travaille ni les voies ni les passages, mais le libre devient l'obsession grandissante. Après les 6b, Yves réussit sans travail, dès 1978, les premiers 6c et 7a, comme L'impossible et Cima Ovest, qu'il fait dès 1981 en solo intégral, premier 7a de Suisse gravi de cette manière. La magnésie commence à blanchir certaines prises et les longues sangles nouées sont remplacées par des dégaines cousues. Par la suite, nous sommes moins actifs à Saint-Loup afin de porter nos efforts sur de longs itinéraires surtout rocheux. Mais nous y retournons néanmoins encore. En 1982, le tessinois Marco Pedrini, alors étudiant à Lausanne, auteur d'impressionnants sauts à partir de ponts afin de s'entraîner à chuter (6) innove: il équipe du haut et travaille la voie Sinalcolique, premier 7b à Saint-Loup, qu'Yves enchaîne peu après. En 1984, Fred Nicole réalise, à quatorze ans, une performance hors normes, la première longueur de Grand-père (qui est alors une voie d'artif) en libre, 7c! Fred et son frère François, qui deviendront des grimpeurs parmi les meilleurs au monde, considèrent Saint-Loup et le bloc comme un but en soi. Ils vont y multiplier les voies les plus difficiles et établir de nouvelles références en Suisse et au-delà. En 1993, Fred réussit la première de Bain de sang, 9a, la troisième voie au monde de ce niveau.

Un mot encore sur Saint-Loup, qui doit son nom à l'hôpital situé en face de la falaise. Il a été créé en 1852,



par l'Institution des Diaconesses, dans l'ancien Hôtel des Bains. Les Sœurs reçoivent des patients, peu après ce lieu devient l'hôpital de Saint-Loup.

En ce qui concerne le Nozon (nouvelle eau) qui coule dans un vallon discret et paisible, il passe près de la base de la falaise pour se séparer juste après: une partie va au nord par l'Orbe rejoindre le Rhin et se jeter dans la Mer du Nord, et l'autre continue au sud, via la Venoge et le Rhône, pour alimenter la Méditerranée. Ce qui explique, à Pompaples, le village en aval de la falaise, le panneau « Au Milieu du Monde. »

1. Pendant longtemps, les noms des itinéraires sont inspirés par le relief marqué de l'itinéraire (dièdre, éperon...) ou par le nom des premiers grimpeurs, sans qu'ils soient écrits sur le rocher. Avec la multiplication des voies dans les années 1960-1970, des numéros puis des noms apparaissent au départ de chaque nouveauté.

2. Au début des années 1970, le rappel avec la corde en S au corps est encore courant, le cas échéant avec un demi-nœud d'amarre sur un mousqueton à vis (ou avec

deux mousquetons normaux). Si différents freins existent déjà depuis longtemps (le Allain, la plaque Charlet...), c'est le Huit qui devient le plus apprécié ainsi que pour assurer le premier de cordée. Dès 1977, au Verdon, on commence à accéder à certaines voies depuis le haut, ce qui va populariser les rappels.

3. Les gollots (les spits d'alors) limitaient aussi les déséquipements que subissaient les pitons. 4. Les plaquettes d'escalade ont deux origines : les industrielles, fabriquées d'abord pour la spéléologie (ce sont des M8) et les artisanales, les plus courantes. Elles seront progressivement remplacées plus tard par des plaquettes M10. de fabrication industrielle spécifiques à l'escalade. 5. Il s'agit de grimper sans pitons ni spits. Les coinceurs sont propices le long des fissures et des dièdres en particulier du granit. Nous avons eu la chance de gravir de nombreux itinéraires selon l'escalade dite « Hammerless », sans marteau, mais lors de premières ascensions réussies qu'avec des coinceurs nous emportions toujours, par sécurité, au moins un marteau et quelques pitons. 6. Pedrini, équipé de deux baudriers, s'encorde par sécurité à trois cordes. Quel choc après un saut de vingt mètres! Un baudrier et une corde suffisent mais, à l'époque, on n'avait pas encore assez confiance dans le matériel et les chutes, rares, ne faisaient pas partie des pratiques de l'escalade.

## CHAPITRE 5: SURPLOMBS

La progression avec étriers dans les parois les plus surplombantes atteint son apogée dans les Dolomites. Le 2 juillet 1959, trois équipes différentes évoluent sur le gigantesque dévers de la paroi nord de la Cima Ouest di Lavaredo. On observe pour la première fois une telle compétition dans les annales de l'alpinisme.

C'est aussi la première fois que les médias relatent en direct de tels exploits. Des Français soutiennent René Desmaison, l'équipe des scoiattoli (les écureuils) aide les Italiens tandis que les Jurassiens Hugo Weber et Albin Schelbert réalisent, sans soutien, la Voie des Suisses. C'est l'exploit! Les articles et photos d'artif de ces grandes réalisations marqueront durablement les esprits. Au début des années 70, Yves et moi écumons les dévers de la région, d'abord à Éclépens, fief des grimpeurs vaudois et du Groupe de haute montagne de Lausanne (GHML, dont nous deviendrons membres) puis dans le Jura, à Vallorbe, à Covatanne, sur les traces des

toits de Maurice Cochand et tous les surplombs des baumes de la falaise de Saint-Loup.

#### Le toit de La cave du Parlement

En 1974-1975, lors de nos périples en Grande-Bretagne, notre ami Barny nous conduit à North Stack du Pays de Galles. Un rappel au-dessus de la mer d'Irlande nous dépose sur une vire qui accède à une plage sous un gigantesque toit de trente mètres d'avancée. Doug Scott, le « king anglais du monde alpin », y a ouvert une voie considérée comme la plus difficile d'artif du

Ci-dessous : Yves Remy dans Liberté au Bournillon, Vercors, en 1990, et page de droite en bas et page suivante, le profil et le topo de cette même voie.

Page de droite en haut : voie du Crâne creux, Sarrazine, Jura francais.

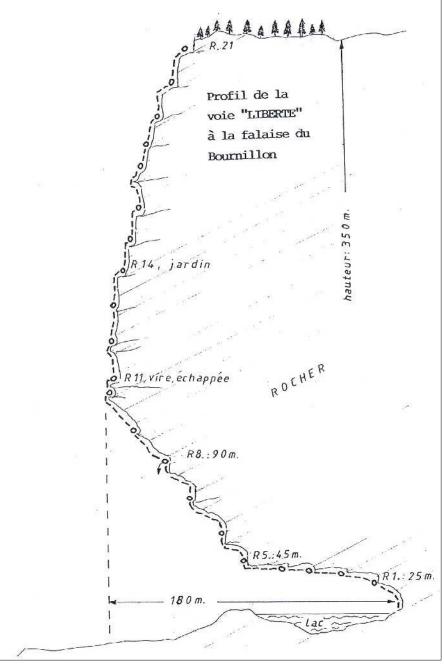


pays. Barny nous propose de franchir le surplomb là où il est le plus grand et le plus pourri, itinéraire qu'il a tenté en vain. Après nos échecs sur les voies extrêmes en libre de Don Whillans, qui le sont vraiment (1), Barny pense que nous n'allons même pas essaver. Le lendemain soir, nous sortons du toit, certes éprouvés mais l'honneur sauf! Il ne fallait pas réfléchir au caractère aléatoire des relais nécessitant huit mauvais pitons, ni aux peurs des chutes dues à la précarité de la ferraille enfoncée, ni au rocher tellement fragile qu'il s'effritait ou tombait lorsqu'on le regardait. Ce toit nous a donné encore plus confiance dans l'artif. C'est aussi lors de ce séjour en Grande-Bretagne que nous avons découvert le nouveau matériel anglo-saxon, et, surtout, c'est le déclic du libre que nous n'imaginions même pas, sans oublier l'excellente revue internationale Mountain et l'ouvrage de Doug Scott, Big wall climbing, 1974, Ces deux références vont nous apporter une foule de connaissances sur l'équipement, la technique, les montagnes, l'histoire afin de favoriser les échanges internationaux.

#### Les Fadas, Arbois, Jura français

À la fin de l'année suivante, sur les conseils de nos amis Claude Lévy et Michel Ziegenhagen, nous visitons la Reculée des Planches, près d'Arbois. La paroi, haute de cent quatre-vingts mètres, offre une avancée totalisant quatre-vingt-sept mètres, coupée en deux par une large vire horizontale qui facilite la reconnaissance. Le rocher varie de « pas bon à compact ». Michel va nous convaincre de tenter ce projet. Il nous prête à nouveau l'équipement nécessaire, notamment sa perceuse. L'utilisation d'une machine sur les parois est rare. On l'a vue dans les Andes de Patagonie, lors de l'ascension hivernale du Cerro Torre par Cesare Maestri et à l'Eiger, dans la directissime des Japonais. Michel Ziegenhagen, professeur, ingénieur et physicien, notre meilleur conseiller, fait fi des critiques: avec son enthousiasme coutumier, il nous encourage et, généreux, nous offre les tampons Tilca et les boucles à vis M6 afin d'équiper la voie. À l'aide de sa machine et d'un long fil électrique relié au groupe électrogène au sol, nous progressions en forant deux cent cinquante trous de huit millimètres par vingt-cinq millimètres de profondeur. Soutenus par Michel et notre père, nous passons quatre-vingt-deux heures dans l'immense dévers, réparties sur trois semaines de novembre 1976. Chaque soir, nous descendons pour remonter le lendemain matin sur les cordes fixes avec les Jumars. Celui qui assurait depuis le relais avait le luxe d'une escarpolette (siège minuscule). Il devait aussi coordonner avec un talkie-walkie l'enclenchement du groupe électrogène tout en écoutant sur une petite radio les gags successifs de l'inoubliable Coluche, qui animait les après-midis d'Europe 1. Peu après avoir réussi cette ascension, nous la répétons, cette fois pour l'émission de la TSR « Chronique montagne », la première du genre dans l'histoire du petit écran, produite par Pierre Simoni. Nous passons une semaine en compagnie de Michel Vaucher, Giorgio Bertone et de l'équipe de la télévision. À la fin du film, nous sommes interpellés sur l'emploi de la perceuse pour l'escalade, une utilisation que personne n'avait encore imaginée. Nous répondons qu'elle sera un outil du grimpeur dans une vingtaine d'années. C'est arrivé neuf ans plus tard.



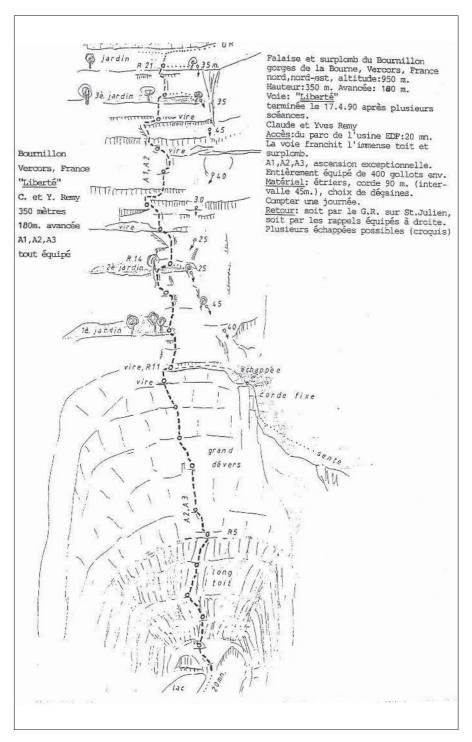


#### Crâne creux

Après Arbois, nous envisageons de gravir sans perceuse un autre surplomb, également dans le Jura français. À Nans-Sous-Ste-Anne, le porche de la grotte Sarrazine, haut de cent trente mètres, offre une avancée surplombante de septante-cinq mètres, dont un toit horizontal de quarante-cinq mètres. Fin 1977, c'est à nouveau avec l'aide de notre père et de Michel que nous abordons « l'escalier à l'envers » baptisé Crâne creux. Nous y passons onze jours, certes à l'abri du mauvais temps mais pas du froid car la température descend jusqu'à - 11°. Lors de cette ascension, nous disposons même d'une scie pour ajuster les coins en bois dans les fissures et, comme autre originalité, nous bloquons une sangle sur une minuscule stalactite pour nous suspendre (elle sera remplacée par un spit en 2017). Cette voie, entièrement équipée par nos soins de pitons et de cent spits M8 posés à la main (2), a d'emblée connu un succès de fréquentation.

#### Liberté

Après avoir gravi de tels monstres, nous étions confiants pour faire pire, mais nous ne pouvions imaginer la taille gigantesque du porche du Bournillon, dans le Vercors. Patrick Cordier, qui nous accueille souvent avec son amie Tina dans leur ferme à Presles, nous parle le premier du Bournillon. La visite, en 1978, de ce lieu va littéralement nous écraser. C'est encore plus grand, dément et démesuré que nous l'avions pensé. La paroi, haute de trois cent cinquante mètres, présente une avancée surplombante de 180 mètres, dont la moitié est un toit, qui semble sans fin, au-dessus d'un lac. Par sa taille et l'absence de repères, il est impossible de saisir toute l'ampleur du monstre de pierre. Tout au fond, où il fait presque nuit, sur un rocher aussi froid qu'humide, nous posons quelques pitons et gollots M6 (à la main) de la première longueur et basta! En 1985, Jean-Pierre Béatrix, Bruno Pardon et Éric Revolle équipent deux longueurs et plus tard deux autres, puis abandonnent et nous laissent la suite. Nous reconsidérons alors le problème avec notre perceuse autonome et la pose de spits M10. En 1990, lors d'un premier retour, influencés par l'escalade libre, nous avions oublié nos étriers! Après les premières longueurs, le rocher parfois très délité, voire pourri, exige que l'on enlève une couche pour trouver des endroits propices aux spits. Bientôt, nous prenons le rythme et, suspendus toute la journée, nous progressons en plaçant un tampon tous les un mètre cinquante à deux mètres selon l'inclinaison et le rocher. Chaque soir, nous descendons sur la corde fixe pour remonter le lendemain à l'aide des Jumars et continuer dans une ambiance unique, qui devient encore plus grandiose dans la partie supérieure avec l'augmentation de la luminosité. Certes l'artif n'est plus à la mode, mais tout de même, quelle sacrée aventure! Arrivés au sommet, le 17 avril, après vingt et une longueurs et quatre cents spits posés sur le plus grand porche gravi au monde (3), soulagés, libérés et heureux, nous avions l'impression de pouvoir décrocher la lune. Dure réalité au retour : nous retrouvons les portières forcées et la voiture dévalisée.



 Nous avons tout de même réussi LA fameuse longueur du pays, Cenotaph corner - que Joe Brown a réalisée en 1952 - et en 1973 la voie Brown-Whillans, sur la face ouest de Blaitière à Chamonix.

2. Lors de l'équipement de nouvelles lignes dans la paroi, Crâne creux a été rééquipé de spits M10. C'est une voie d'artif unique, faisable même par temps pluvieux. Activité interdite sur la falaise du 15 février au 15 juin pour protéger la faune.

3. La voie Liberté, entièrement équipée, est unique au monde par l'ampleur de son dévers. Elle se trouve désormais dans une zone protégée par un arrêté préfectoral de protection du biotope. Si Liberté reste praticable, toute nouvelle voie est interdite. Voir l'article sur le site de Promo Grimpe.

Ci-dessous: les mains d'Yves Remy après une ouverture dans le Verdon.

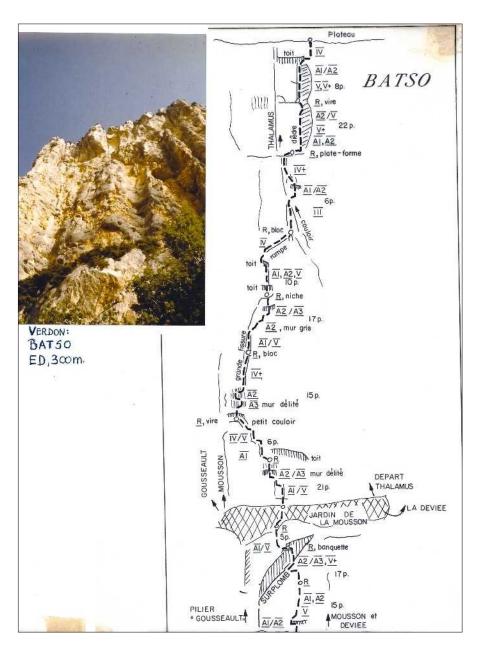
## CHAPITRE 6: **VERDON**

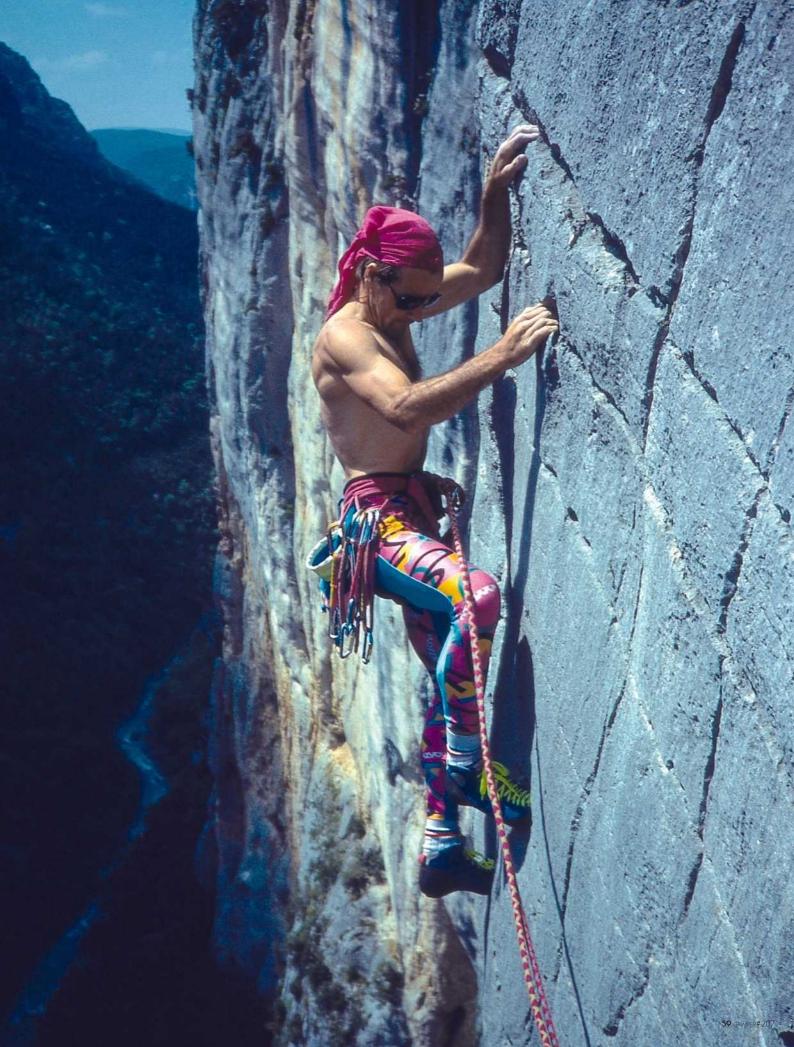
Le Point sublime porte bien son nom: il offre une vue saisissante sur le canyon du Verdon bordé à cet endroit de piliers sans défaut qui plongent dans un vide abyssal jusqu'au fond des gorges. Dès les premières ascensions, en 1968, le Verdon a créé un mythe avec un style d'escalade unique au monde. En effet, ses voies extrêmes et exposées se déroulent dans une ambiance vertigineuse comme nulle part ailleurs.

## Le *Pilier Gousseault* dans la journée

Après avoir gravi des itinéraires exceptionnels tels que Ula, Éperon sublime, Luna Bong, Écureuils, Le Duc, Demande, Aixois... nous constatons que c'est aussi un fabuleux terrain propice aux nouvelles voies. Dès 1977 et après la fin de la saison de ski, nous revenons régulièrement au Verdon pour nous mettre en forme et ouvrir des voies. En général, nous restons sur place un mois et nous grimpons non-stop tous les jours. Le logement le meilleur marché est d'abord dans les grottes, humides et bruyantes car proches du Verdon, puis dans des granges où nous retrouvons d'autres grimpeurs. Stéphane Troussier, qui vient de faire avec un ami la première ascension dans la journée de la Paroi rouge (1), une des voies d'artif les plus dures, cotée A4, nous signale qu'il faut placer environ cinquante pitons et qu'une longueur est dangereuse dans du rocher « péteux ». Partis tôt, nous voilà, après le premier tiers, dans la traversée sur micro-pitons, dont des rurps (2) afin de gagner à gauche la niche aux blocs instables et friables sous le toit de I'horreur: courage! Nous continuons par l'impressionnante paroi surplombante, d'environ vingt mètres d'avancée, jusqu'au sommet : neuf heures pour la voie. Nous passons ensuite aux fissures réputées, en 6c, de l'Estamporanée, gravie avec Philippe Martinez (3), compagnon efficace à l'humour décoiffant. Yves la fait toute en tête et en libre avec moins de guinze points en place. Dans le genre, c'est l'escalade la plus difficile du Verdon (4), bien que d'autres soient à peine plus aisées, tels Les Barjots ou Le Bec-de-lièvre gravies également. Mais LA voie de référence du Verdon, c'est le Pilier Gousseault (5). Répété jusque-là en deux ou trois jours par les meilleures cordées, cet itinéraire

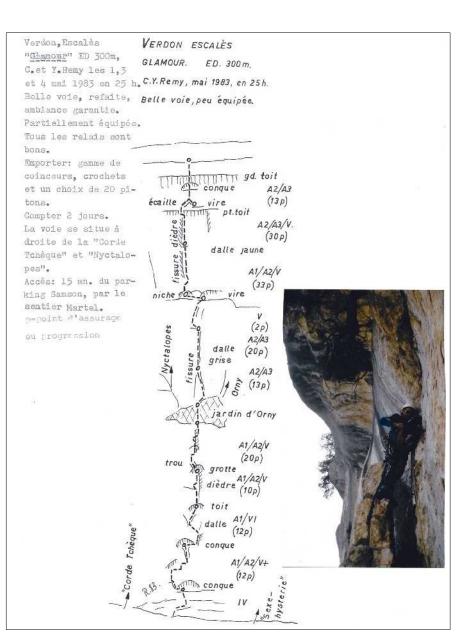






d'artif, peu équipé, se situe sur un pilier vertigineux de trois cents mètres, observable depuis l'un des belvédères de la route des crêtes. Alors que nous l'envisageons, quelle surprise d'entendre l'équipe de Bernard Gorgeon, alors l'ouvreur le plus actif au Verdon, dire que personne n'est capable de faire le Pilier Gousseault dans la journée! Ce que nous réaliserons le lendemain, en plaçant et récupérant environ 80 pitons! Informé, Patrick Berhault désire aussi le gravir rapidement avec Christian Rudolf, mais du matériel leur fait défaut. Sans hésiter, nous prêtons le nôtre, dont nos puces (6). Horaire battu? Non, la cordée a perdu du temps au départ, galéré puis abandonné. Au retour. Berhault apprend qu'Yves fait des tractions d'un bras et même des blocages d'un doigt. D'abord incrédule, il s'y mettra immédiatement, tandis que le Pilier Gousseault ne sera jamais refait en un jour. Vu notre rapidité et notre appétit pour du terrain vierge, Gorgeon, maître des lieux, précise qu'il nous laisse les fissures vierges, tandis que lui et ses copains s'occupent des piliers et murs. Après deux ans, la restriction tombe. En fait, une fois que des liens d'amitié seront noués, nous apprendrons que c'était une blague. Et en prime, nous réaliserons le topo du Verdon avec... Bernard Gorgeon, Patrick Bestagno et Alexis Luchessi. À La Palud, camp de base des grimpeurs, nous apprécions la gentillesse et les excellents gâteaux de Monsieur Cauvin, le boulanger du village, chez qui nous avons aussi logé. Il est aussi un narrateur capable d'exprimer avec passion les beautés de sa région en récitant par cœur des poèmes comme personne. Au village se retrouve régulièrement une foule grandissante de grimpeurs venant de partout. C'est au Verdon que se crée une dynamique de l'escalade sans précédent (7) qui s'étend peu après dans le sud de la France, puis en Europe et au-delà. Nous restons surtout captivés par les longues voies sur le meilleur rocher possible. Et voilà que nous apprenons que François Guillot a ouvert cinquante itinéraires en une saison! Souhaitant l'imiter, nous ouvrons sans relâche dès le début de la saison 1983. Même les jours de mauvais temps, nous ouvrons des voies d'artif au pied de la falaise de l'Escalès, à l'abri sous des surplombs. À la fin de l'année, nous dépassons cinquante nouvelles voies et, surtout, François Guillot deviendra un grand ami.

L'escalade sollicite tout le corps et toute la tête, probablement comme nulle autre activité et oblige à se connaître dans les moindres détails. Nous devons surtout faire attention à ne pas abîmer nos mains lorsque nous grimpons de nombreux jours d'affilée. En effet, la peau s'use vite sur le rocher. Ouvrir et équiper est pire, car cela entraîne inévitablement de multiples éraflures, voire des blessures, parfois graves, lorsqu'un coup de marteau aboutit sur la main ou que des doigts se coincent en tentant de desceller des pierres. Nos mains sont sans cesse esquintées et l'idée d'utiliser des gants pour les protéger ne nous viendra que beaucoup plus tard.



- 1. Ouverte en 1970 par Bruno Dineur, Serge Gousseault, Guy Héran et Pierre Louis.
- 2. Rurp (realised ultimate reality piton) est le piton le plus petit et le plus mince.
- 3. Martinez fait alors partie du Groupe militaire de haute montagne (GMHM) français qui reçoit un soutien en moyens et en hommes quasiment illimité de l'armée pour ses ascensions. 4. C'est une œuvre de François Guillot et Jean-Marie Picard-Deyme, de 1974. Lors d'un aller-retour à moto depuis la Suisse, Yves l'a refaite le 26 septembre 1977, lors de la première en solitaire.
- 5. Dédiée à Serge Gousseault, mort aux Grandes Jorasses. Lire l'ouvrage de René Desmaison, 342 heures dans les Grandes Jorasses, éd. Hoëbeke.

6. En 1973, lors de la première, le trio - Barthassat, Desplaye, Mendola - a fixé dans les zones compactes du Pilierdes vis M8 à compression qui nécessitent des plaquettes spéciales dites « puces » que l'on glisse derrière la tête de la vis - ou un câble de coinceur - afin d'y accrocher un mousqueton et progresser en artif. Nos puces sont de notre fabrication. 7. Dans les années 1982-83, les documentaires de Jean-Paul Janssen Opéra vertical et La vie au bout des doigts, mettant en scène Patrick Edlinger qui gravit en solo les vertigineuses parois du Verdon et de Buoux, soulèvent un immense intérêt auprès d'un vaste public. C'est le déclic de l'escalade pour de nombreux adeptes, tandis que l'Allemand Wolfgang Güllich, alors peu connu, mâtrise le plus haut niveau.

## CHAPITRE 7: LE DRU

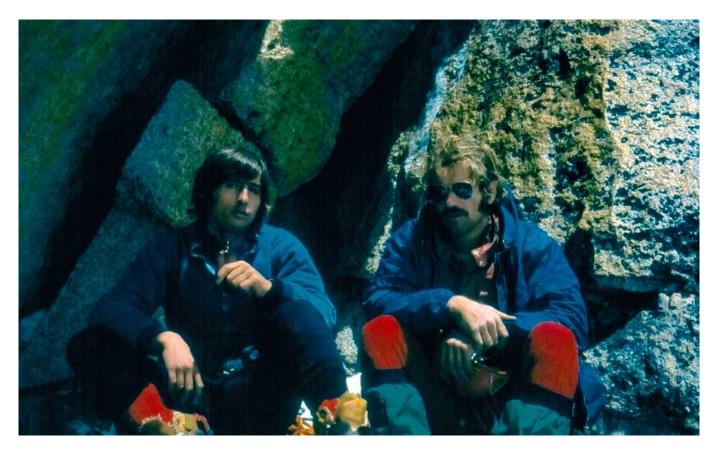
Dans les années 1960-70, Chamonix est LA capitale du monde alpin. Il s'y trouve tout ce que l'alpiniste le plus exigeant souhaite. Des sommets de 4000 mètres, dont le Mont-Blanc, point culminant des Alpes, de grands glaciers, de hautes faces de toutes orientations, verglacées ou rocheuses, et d'impressionnantes parois verticales. Nos ambitions d'alors ne peuvent se réaliser qu'à Chamonix et sur un sommet prestigieux, le Dru, 3754 mètres. Avec sa flèche de granit de 1000 mètres, il est devenu une obsession pour nous.

### Avec Patrick Berhault, la face nord

C'est suite à une ascension rapide de la *Directe américaine*(1), que nous décidons d'ouvrir une voie au Dru. Fin septembre 1978, nous remontons son socle, à droite de la voie Allain de 1935. Partis tard dans la saison, nous espérions gagner le sommet le lendemain avant le changement de météo mais, au-dessus de la vire du socle, nous perdons du temps sur du mauvais rocher. Plus haut, de grands blocs semblent prêts à tomber. La peur remplace la confiance et le froid, déjà vif, s'accentue. Nous descendons en rappels. L'année suivante, nous sommes de retour le 15 juillet avec Patrick Berhault. Le sac lourd de chacun a pourtant été allégé au strict

minimum, chocolat excepté. Sur le Dru, nous continuons la ligne tentée l'année précédente en cherchant cette fois à gauche de la Allain. Le rocher fissuré, ici excellent, est propice à une progression rapide. En tête dans les sections les plus dures, Patrick démontre ses prodigieuses capacités. Voilà qu'il doit freiner un peu son ardeur sur une dalle raide et lisse bordée d'un dièdre bouché par de la glace. Il progresse en écart avec ses EB. D'une main, il plante le piolet court dans la glace mince tout en s'aidant de l'autre main juste en appui sur le granit. C'est un passage extrême fait dans un cadre austère et sans point d'assurage, sauf le relais. Plus haut, après le petit glacier de la Niche, passé avec crampons-piolet, puis une section de rocher, le bivouac

s'effectue à gauche de la voie de 1935. Il est frais et confortable comme il se doit: nous sommes sur une vire étroite, encordés, en partie suspendus, à grelotter et à nous passer délicatement du thé fait avec la glace noirâtre qui tapisse le fond des fissures. Le lendemain, malgré une nuit inconfortable et un rude démarrage, nous gagnons le sommet en quelques longueurs réalisées en libre pour nous retrouver face au soleil. Après le flanc nord, c'est un changement qui fait grand bien. Nous sommes heureux mais aussi conscients que C'est arrivé demain n'est qu'une étape. La longue descente sur La Charpoua, au pied du flanc sud, nous attend encore. Et à peine rentrés, nous rêvons déjà d'une autre nouvelle voie, plus hardie, sur la face ouest du Dru.



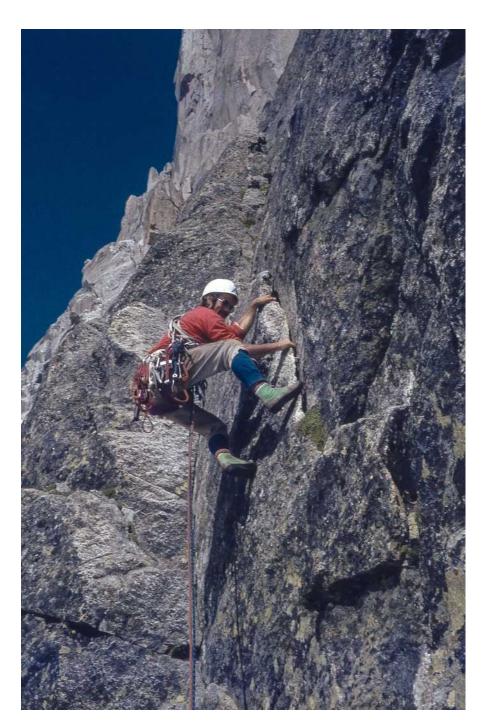
### Avec Philippe Martinez, la face ouest

Pour dire à quel point le Dru nous hante, Yves et moi abandonnons un projet d'expédition à l'étranger avec des amis anglais pour concrétiser notre rêve sur la face ouest à droite de la Directe Américaine. Au vu de sa hauteur et de sa raideur, nous envisageons d'y consacrer plusieurs jours en installant une sorte de camp de base au Rognon du Dru, avec de quoi bien manger et bien dormir. Philippe Martinez, qui grimpe régulièrement avec nous, est aussi de la partie. Finalement, Patrick Berhault n'est pas libre. Nous serons donc trois. Nous démarrons l'itinéraire au point le plus bas du Dru par de l'escalade libre. Peu après un pas à l'aide d'un crochet, c'est la valse sur des étriers le long de fissures qui nécessitent un matériel varié, du plus petit coinceur au plus gros coin en bois ainsi que des pitons, sur quatre longueurs. Puis la voie continue essentiellement en libre sur coinceurs, en fixant çà et là quelques rares pitons et des pas d'artif. Après quatre jours, nous arrivons aux Terrasses, à bout de matériel et de nourriture. Nous profitons de notre retour à Chamonix pour ramasser des déchets au Rognon, que nous descendons dans la vallée.

Suite à des prévisions météo erronées, nous faisons un aller-retour aux Terrasses dans le mauvais temps, par le couloir Bonatti. Plus tard, la voie est terminée lors d'une dernière journée. Nous avons la chance de suivre de grands dièdres qui aboutissent au Bloc coincé. Les six cents mètres de notre nouvelle voie, Les Strapontins du paradis, s'arrêtent là: continuer au-delà semble exiger trop d'artif. Pensifs, nous admirons à droite l'incroyable ligne de la Directissime Harlin-Robbins, réalisée en 1965, sans corde fixe, en quatre jours. Quelle audace inouïe! Chapeau très bas à ces deux grands messieurs!

## Avec Christophe Profit, à nouveau dans la face nord

En juillet 1981, nous sommes à nouveau sur le Dru, cette fois avec Christophe Profit, aussi obsédé que nous par cette montagne. Nous démarrons à droite de la Allain, dans un dièdre évident qui conduit à la vire du socle. Au-dessus, nous passons à gauche de la voie de 1935 afin de franchir le raide ressaut sous la Niche et gagner son bord droit: déjà cinq cents nouveaux mètres gravis en une journée. Nous installons le bivouac sur un replat que nous débarrassons de sa neige tout en regardant la suite, pensifs. Nous projetons franchir le grand surplomb rocheux du haut de la Niche par son évidente fissure déversante. Hélas, de l'eau de fonte des névés supérieurs y coule. Nous espérons que le froid de la nuit va la stopper, ce qui ne sera pas le cas. Le lendemain, déterminés, nous remontons le petit glacier, sûrs de pouvoir continuer. En vain! Tout est mouillé loin à la ronde sous un jet constant d'eau qui rend toute approche impensable. Yves reste le plus stoïque tandis que nous laissons échapper quelques larmes de déception. La



mort dans l'âme, nous gagnons le sommet par la Allain, certains de revenir. Ce ne sera pas le cas! Christophe va ensuite se lancer avec brio dans des ascensions rapides en solitaire et réalisera des films impressionnants, d'abord sur la face ouest du Dru puis sur d'autres parois des Alpes. Quant à nous, nous porterons de plus

en plus notre attention sur le granit de Suisse centrale où, la semaine précédente, nous avons ouvert des voies à l'Eldorado, parmi lesquelles *Motörhead*.

 Cette voie mythique, réalisée en 1962, par Gary Hemming et Royal Robbins, le long d'une ligne naturelle exceptionnelle, est devenue une référence de l'escalade sur les montagnes.

### LÉGENDE DU CROQUIS DE LA FACE OUEST DU DRU, FAIT EN 1981

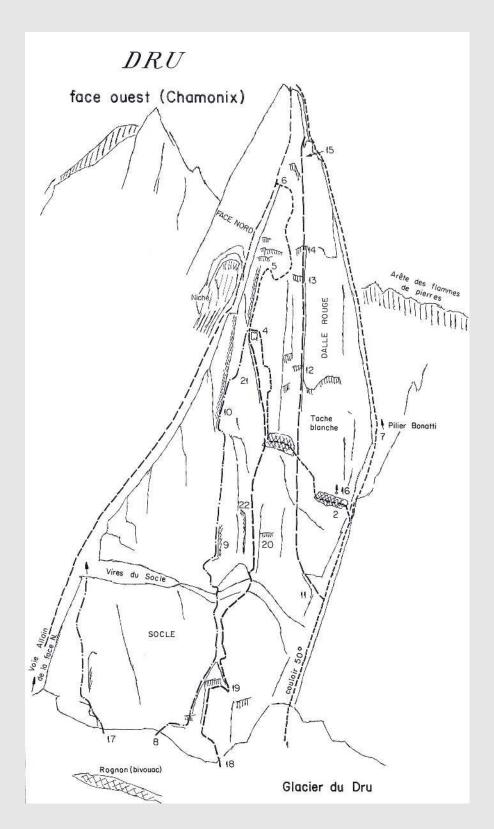
1. Départ de la voie de la face ouest, par le couloir; Lucien Bérardini, Adiren Dagory, Marcel Lainé, Guido Magnone, juillet 1952.

- 2. Fin du couloir, début du rocher de la voie de 1952
- 3. Terrasses supérieures au centre de la paroi.
- **4.** Bloc coincé où se terminent la Directe américaine et les Strapontins du paradis.
- 5. Haut du dièdre de 90 m.
- **6.** Jonation de la voie de 1952 avec celle de la face nord

7. Départ du pilier sud-ouest, ouvert en solitaire par Walter Bonatti, août 1955, un exploit et un chef-d'œuvrel

- **8.** Départ de la Directe américaine, Garry Hemming, Royal Robbins, juillet 1962, devenue LA grande classique du Dru.
- 9. Dülfer de 40 mètres.
- 10. Dièdre Mailly.
- 11. Départ de la Directissime américaine, John Harlin, Royal Robbins, août 1965, un exploit!
- 12. Premier toit.
- 13. Second toit.
- 14. Troisième toit, le plus grand.
- 15. Jonction avec le pilier sud-ouest.
- **16.** Départ de la Thomas Gross, ouverte en solitaire, avril-mai 1975.
- 17. Départ de C'est arrivé demain, qui se poursuit en flanc nord, Patrick Berhault, Claude et Yves Remy, juillet 1979.
- **18.** Départ des Strapontins du paradis, Philippe Martinez, Claude et Yves Remy, août 1980.
- 19. Toits et pendule du socle.
- 20. Toit caractéristique de la zone médiane.
- 21. Grand dièdre qui arrive au bloc coincé.
- **22.** Grande écaille noirâtre entre la Directe américaine et les Strapontins du paradis.

À partir de 1997 des éboulements, dont celui important de 2005, vont ravager la face ouest du Dru, surtout sa partie à droite où plusieurs itinéraires disparaissent, la Directe américaine n'a pas été touchée.



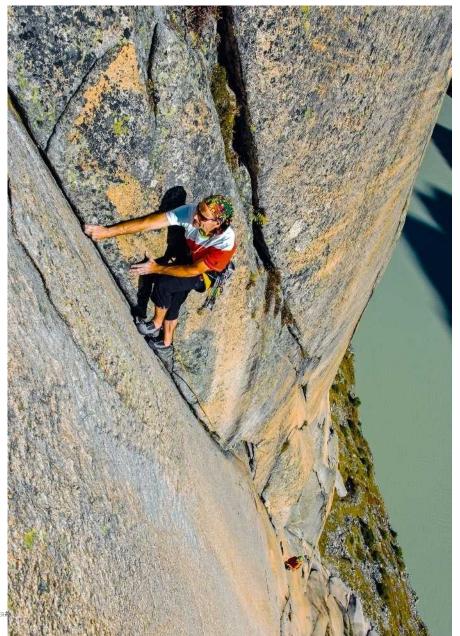
# CHAPITRE 8: MOTÖRHEAD

Dès 1970, nous découvrions le granit de la Suisse centrale en parcourant des classiques sans vraiment réaliser l'importance de cette vaste région ni sa grande diversité et encore moins ses possibilités. À l'époque, nous n'étions attirés que par Chamonix.

#### Hard rock

Des noms aux origines les plus diverses sont apparus avec la multiplication des voies. C'est même devenu un sujet culturel. Et qui dit culture dit musique, donc hard rock! Pour nous, cette fabuleuse période a démarré en écoutant des chansons des Beatles, comme Revolution, Back in USSR ou encore Helter Skelter. On commençait à distinguer le vrombissement modeste d'un réacteur d'avion annonciateur d'une musique novatrice. En se limitant à quelques accords basiques, le son épuré a gagné en puissance avec des groupes comme The Who, Grand Funk, Led Zeppelin, Deep Purple, Uriah Heep, Judas Priest, Black Sabbath,

AC/DC et bien d'autres (1). Puis, l'efficacité de la mélodie s'est encore améliorée avec l'exceptionnel trio anglais Motörhead (2) emmené par lan Fraser Kilmister, dit Lemmy (3), leadeur, chanteur, bassiste et fondateur du groupe en 1975. L'homme aux multiples talents, avec sa voix gutturale comme nulle autre, son physique imposant et





Ci-dessous: Cordée dans la L7 de Métal hurlant, Eldorado, Grimsel.

son attitude rock'n'roll, est immédiatement devenu LA figure du heavy metal, le king. Il deviendra une légende, un saint et même Dieu! En écoutant Motörhead, c'est la révélation de la puissance de la note « juste » au rythme « parfait ». Puis, mieux encore, lors de concerts du groupe, d'abord dans de petites salles avec peu de monde, nous y découvrons une ambiance d'une intensité absolument incroyable. Dès lors, cette musique – le hard rock – va nous accompagner sans cesse pour le plaisir et aussi comme un booster d'énergie et d'inspiration en symbiose parfaite avec « the hard rock », le rocher solide.

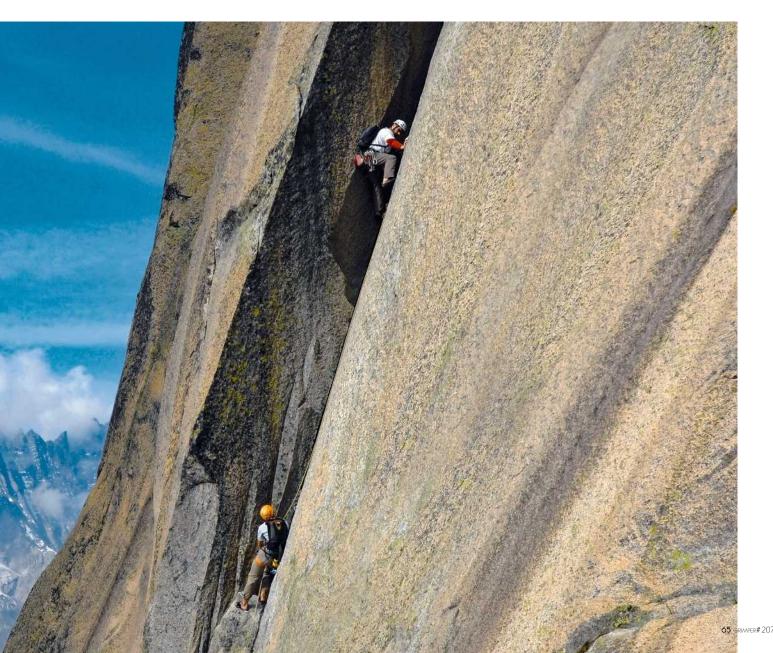
#### **Henry Barber**

Des premiers ascensionnistes très actifs comme Franz Anderrüthi, Kurt Gruter, Hans-Peter Trachsel, Sepp Inwyler et, surtout, Max Niedermann ont fortement marqué le développement de l'alpinisme en Suisse centrale en ouvrant de grands itinéraires. En 1978, le passage en Suisse de l'Américain Henry Barber, l'un des premiers promoteurs du libre à parcourir la planète, va susciter ou renforcer l'intérêt de l'escalade comme but en soi, en particulier auprès de Hans Howald, Jürg von Känel, Martin Stettler, Kaspar Ochsner, Martin Scheel, pour ne citer qu'eux. À la fin des années 1970, de grandes dalles de granit presque sans défaut, comme à la Handegg en Suisse, au val d'Orco et au val di Melo en Italie, deviennent à la mode. Elles présentent des voies d'adhérence, parfois monotones et aux glissades désespérantes, qui mettent en évidence ce nouveau type d'escalade: rester sur du bon rocher sans atteindre un sommet mais le haut d'une voie.

#### Eldorado

En 1980, nos parents découvrent un immense dôme rocheux, d'exposition sud, lors d'une balade depuis le col du Grimsel au bivouac de l'Aar, au cœur des Alpes. Au début juillet 1981, quelques jours après la sortie du disque

live du siècle, No sleep 'til Hammersmith, de Motörhead, classé d'emblée numéro un en Grande-Bretagne, nous réalisons la voie éponyme qui lui est dédiée sur le dôme que nous baptisons Eldorado. C'est enfin la symbiose des deux arts: l'envol harmonieux de notes et de mouvements parfaits. Motörhead est une voie unique, logique, superbe. Elle deviendra, comme la musique rock, une escalade de légende. Cette première ascension a été faite dans la journée, en enfonçant onze pitons, sans spit, en libre avec des coinceurs (4). Par contre, Septumania va exiger la pose de cinquante spits et impliquer cinq jours d'errance à traquer de providentielles réglettes et autres minuscules déformations, sur d'immenses dalles d'allure impossible. Lors de longues journées successives à grimper en plein soleil, sans manger ni boire, fatigués au retour, nous nous contentons d'avaler en vitesse un souper minimal, sans vraiment nous rendre compte que nos forces baissent rapidement. Entêtés, nous mettrons du temps avant de



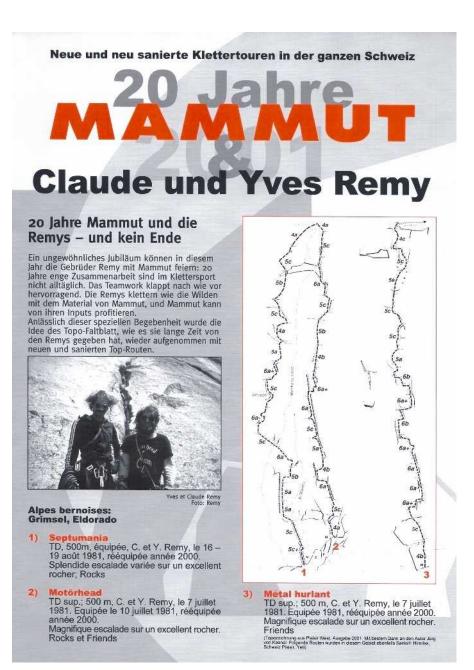
comprendre cette situation et de prendre la décision d'emporter un peu à boire et à manger. Et surtout, nous réalisons de plus en plus combien il est important et même précieux pour nous de découvrir sans cesse de nouveaux projets et d'en rêver, puis de les préparer et de les réaliser. Ces moments uniques, exceptionnels nous comblent largement. Tout le reste n'est que secondaire même s'il y a des bonus.

#### **Mammut**

Albert Wenk, product-manager de l'entreprise Mammut - fabricant de cordes, entre autres, et principal importateur d'équipement alpin en Suisse - que nous avons rencontré à la Handegg, est enthousiasmé par nos nouveautés au Grimsel. Il décide de nous soutenir pour que nous puissions équiper les belles voies de spits afin d'améliorer leur sécurité, en échange de renseignements et de photos pour illustrer le catalogue Mammut et d'un feuillet spécifique annuel pour les grimpeurs, qui présente nos voies nouvelles (5). C'est ainsi que naîtra une collaboration fructueuse avec l'entreprise, toujours d'actualité en 2020. Dès lors, nous allons contribuer à tester et améliorer sans cesse l'équipement alpin et également les techniques. En attendant, sur les parois, les spits (appelés alors gollots) se plaçaient à la main : la pose d'un seul M10 usait les dents de deux ou trois tampons autoforeurs et nécessitait jusqu'à trente minutes de coups de marteau (6). Dans ces conditions, c'est la pose des coinceurs qui complète la sécurité chaque fois que c'est possible. Les voies d'alors sont très exposées: grimper dix mètres, parfois bien plus, sans assurage en place, est courant dans le 6a voire le 6b. La saison suivante, nous multiplions les voies à l'Eldorado tout en observant, sur les autres itinéraires, des cordées qui se suivent sans cesse. Leur nombre est estimé à mille cinq cent durant la saison de 1982! C'est la consécration d'une nouvelle forme d'alpinisme.

### Six voies dans la journée au Grimsel

Yves, toujours très à l'aise, parcourt Septumania en solo et en une heure d'où l'idée d'un enchaînement en une journée qu'il me propose pour mon anniversaire. Le 15 septembre 1982, nous parcourons au pas de course Septumania et Motörhead suivis moins rapidement de Venon puis de Metal hurlant gravi de plus en plus lentement et où il faut se forcer de plus en plus pour arriver en haut afin de rentrer. En descendant par la sente de l'Eldorado, malgré une immense fatigue, nous avons l'impression de récupérer un peu de force. Yves veut continuer tant que c'est encore possible sur le dôme de l'Oubli où les voies sont plus courtes. Nous nous traînons toujours plus lentement dans Les larmes de rires et encore plus lamentablement jusqu'en haut de Uzumati. Je ne sais pas comment mon frère peut encore grimper et moi encore moins comment le suivre, avec des douleurs partout et de plus en plus insupportables. C'est une sorte de reptation verticale agonisante. Après plus de 2000 mètres d'escalade et plus de septante longueurs, la rentrée par le sentier qui longe le lac est un calvaire; elle nous semble n'être qu'une montée raide et infinie. Suite à un tel excès, comme pour d'autres folies du même genre, il nous a fallu plusieurs jours pour récupérer.



#### Et les beautés?

Attardons-nous brièvement sur les beautés naturelles de la région qui méritent quelques lignes. Le Grimsel dévoile une nature éclatante de vie et de couleurs, aussi multiples que subtiles, surtout en automne. Malgré la rudesse des lieux, l'herbe semble fluorescente et le granit offre lui aussi une gamme de couleurs variées. Le vaste décor alpin et sa touche austère complètent l'émerveillement. C'est tellement beau que l'on se sent empreint de respect pour cet ordre naturel et son silence apaisant. Certes, le regard du grimpeur est attiré par la grande dalle monolithique aux longues formes inhabituelles. Le rocher, strié de rigoles ou de bassines successives aux formes si rares, présente des fissures

et des dièdres aux lignes presque infinies, tandis qu'entre des piliers au dos arrondi s'étalent les dalles immenses et lisses. C'est l'Eldorado.

- Évoquons quelques groupes après cette première période tels que Iron Maiden, Slayer, Metallica, Rammstein, Sabaton
- Motörhead: expression américaine désignant un « accro » aux drogues dures tels que le hard rock, le calcaire, le granit et le gneiss.
- 3. En 1972, lors d'un concert d'Hawkwind à Lausanne en Suisse, nous apercevons pour la première fois Lemmy (1945-2015).
- 4. Cette semaine, nous avons ouvert quatre voies de suite au Grimsel.
- 5. Le feuillet Mammut-Remy sera publié pendant vingt ans. 6. Jusqu'en 1986, nous posions 600 spits M10 à la main par saison puis, avec la perceuse autonome, nous fixions chaque saison en moyenne 2000 spits. Cela jusqu'en 2019.

# CHAPITRE 9: **ÉTAT DE CHOC**

L'année 1983 témoigne parfaitement de notre passion sans cesse grandissante pour l'escalade et le rocher vierge. Sans aucun doute, le plus important pour nous est d'être là-haut à grimper, ouvrir et équiper des voies, peu importe la hauteur, la difficulté, la beauté, l'ambiance ou le type de rocher. Cette année va également affermir notre manière de faire, notre « marque de fabrique » à savoir: passer rapidement d'une région à l'autre, enchaîner des voies existantes et en ouvrir de nouvelles et, surtout, ouvrir des voies sur le meilleur rocher possible.

#### Les enchaînements de voies

Entre le Verdon au printemps et le Vercors à l'automne, en été nous explorons sans relâche les possibilités d'escalade autour de chez nous, dans les Alpes vaudoises<sup>(1)</sup> et les Gastlosen (Préalpes fribourgeoises) que nous privilégions en cas de météo douteuse ou de disponibilité limitée. Par beau temps, nous filons plus loin, plus haut, souvent dans les Alpes bernoises ou uranaises si propices à nos aspirations. Au Grimsel, à l'Eldorado, nous ouvrons en plusieurs jours Marche ou crève en y posant une cinquantaine de spits à la main. Avec du 6c exposé, la voie est un cran plus difficile que Septumania et Motörhead, qui sont très rapidement devenues de grandes

classiques. L'apothéose de ce genre d'escalade sur dalle au granit parfait est atteinte peu après avec *Inox*. Cette voie, située au-dessus de la route et du train du Gothard, dans les gorges étroites et quelque peu sordides des Schöllenen, offre le granit le plus dur jamais rencontré. Un trou nécessitait jusqu'à 45 minutes de forage et quatre tampons! Son ascension nous laisse des souvenirs intenses à cause des passages très exposés<sup>(2)</sup>. Andreas Kubin, qui l'a refaite juste après nous, lors de la première en libre, avoue avoir « fait dans son froc. » Proche du col de la Furka, sur la fameuse Graue Wand, 3172 mètres, nous enchaînons dans la journée, tout en observant les espaces vierges, la récente voie *Eisbrecher* 

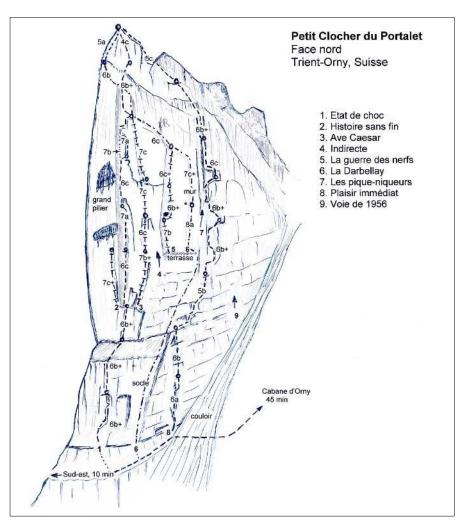
de Martin Scheel et ses amis, puis *Nicotina* de Karl Giger et Andreas Kubin. Le lendemain, nous ouvrons *Accept*, en libre sur coinceurs, à l'exception de trois pitons en artif dans le haut<sup>(3)</sup>. Une semaine plus tard, nous appliquons la même méthode au Gross Bielenhorn, 3 206 mètres: enchaînement de la *Niedermann* et de la *Starkl*. Le lendemain, nous avons le bonheur d'ouvrir une nouvelle voie que nous baptisons *Voodoo*, en libre sur coinceurs, soit sans utiliser de pitons ni laisser de matériel sauf des sangles. Ensuite, nous reprenons chacun nos emplois à temps partiel, Yves comme vendeur dans un magasin de sport<sup>(4)</sup> et moi comme gérant de la buvette de Jaman au-dessus de Montreux.





Dans la région d'Orny-Trient, la face nord du Petit Clocher du Portalet offre, dans son pan de granit vertical, une impressionnante fissure surplombante vierge qui s'élève d'un trait de la base au sommet. Partis le matin de chez nous pour une reconnaissance, après un arrêt à la cabane, nous progressons plus vite que prévu le long de fissures absolument exceptionnelles. Il reste deux longueurs et demie pour gagner le sommet. Hélas la nuit arrive et avec elle le retour en rappels s'impose pour rejoindre la cabane. Le jour d'après, nous poursuivons État de choc par des fissures qui exigent des coincements de poings pénibles sur un granit rugueux puis une longueur aisée nous conduit au sommet du Petit Clocher. En fin d'après-midi, nous montons à Trient. Le lendemain, nous répétons l'itinéraire des frères Troillet sur la face nord de la Tête Biselx, 3509 mètres, de la chaîne des Aiguilles Dorées et le jour suivant nous ouvrons, sur la même paroi. Dianétic. en libre sur coinceurs.

La même saison, nous visitons la région du Klein Wannenhorn, au-dessus du Fieschertal. Peu après la cabane Bürg, nous prenons pied directement sur le glacier de Fiesch $^{(5)}$  pour gagner, en  $4\,h\,30$ , le haut du bassin isolé de la Sulzbach. À midi, nous installons le bivouac entre des blocs, proche de parois vierges de 500 mètres. Après avoir trimballé des sacs lourds, comprenant le matériel pour le séjour sur place et l'équipement pour ouvrir des voies, la logique serait de nous accorder un peu de repos... mais les propos d'Ernest Favre<sup>(6)</sup> nous viennent à l'esprit : « Les sacs ne sont pas lourds, on les porte, les marches ne sont pas longues, on les fait, les ascensions ne sont pas difficiles, on monte au sommet. » Forts de ce principe, nous décidons d'ouvrir tout de suite un itinéraire sur la face du Südlicher Wannenzwilling. Notre enthousiasme n'est même pas refroidi par la tempête qui nous surprend au sommet après une quinzaine de longueurs. Le retour se fait à l'instinct, dans le brouillard, la grêle et la neige, habillés légèrement. Puis l'obscurité qui tombe et la fatique grandissante nous inquiètent. Finalement, de nuit, crevés mais soulagés, nous retrouvons le bivouac. Malgré son aspect rudimentaire, il nous apparaît comme un havre de luxe. Heureusement, le lendemain le soleil est là.



Bien que le matériel soit toujours humide et le haut des parois encore blanc de neige, nous ne résistons pas à l'envie de poursuivre nos découvertes. C'est sur le même sommet, mais cette fois par son flanc droit, que nous réalisons, au soleil et sans surprise, quinze nouvelles longueurs en libre sur coinceurs. Le jour suivant, nous gagnons, en 45 minutes, la face sud du Distelgrat par le glacier en taillant des marches avec un piolet. Puis nous suivons des fissures évidentes sur une dizaine de longueurs, à nouveau en libre sur coinceurs. Et nous entamons le retour à Fiesch, avec tout notre barda. Plus bas, nous arrivons à la hauteur d'une paroi que nous n'avions pas bien observée, hésitations, car nous n'avons plus grand-chose à manger et ces derniers jours nous n'avons pas abusé de nourriture... Finalement, l'appel du rocher et de l'inconnu est le plus fort et nous bivouaquons sur place en nous contentant de thé et d'un sachet de soupe. Le lendemain, sans déieuner, nous remontons rapidement la longue fissure à droite de la paroi qui offre dix-sept longueurs en libre sur coinceurs(7). Il est temps d'arriver en haut car nous sommes de plus en plus affamés et nous commençons à trembloter! Voici encore un retour rude et long, d'abord le long du flanc du dôme, avec quelques rappels. Après avoir repris le solde de notre matériel, nous passons par le glacier

puis la cabane pour arriver éprouvés à la voiture. Quelques semaines plus tard, nous revenons sur ce dôme baptisé Slot ouvrir deux autres voies, *Ikarus* et *Siogo*. Nous réalisons alors que l'escalade est absolument incroyable, en effet cette paroi est plus raide que la célèbre dalle du Grimsel tout en étant heureusement encore plus riche en bonne prises franches.

- 1. Il y a notamment la *Roulette suisse*, que nous ouvrons sur l'impressionnante paroi nord de Mayen au-dessus de Leysin et l'exceptionnelle voie *Magirus* à la Waldeckspitze aux Gastlosen.
- Lors d'un rééquipement bien plus tard, et malgré l'ajout de spits, lnox verra sa cotation revue à la hausse: 7a obligatoire et 7a+ en libre.
- 3. Ce passage sera abandonné au profit d'un autre en libre. Cette même saison, nous revenons ouvrir trois voies sur la Graue Wand: *Black Sabbath*, *Perturbation* et *Triste* consolation.
- 4. Schaeffer à Lausanne puis Altmann à Vevey où il travaille toujours en 2020.
- 5. Entre 1983 et 2019, ce glacier, quasiment à hauteur de la cabane, a baissé d'environ 150 mètres de dénivellation! 6. Auteur, avec son épouse Berthe et Louis-Maurice Henchoz, de la première ascension de l'arête ouest des Salbitschiien. en 1948. Un exploit!
- 7. Voie F'Murr. En 1995-1996, nous ouvrons au Slot sept voies: Tantra, Hannibal, Genius, Lucifuge, Jordana, Mythos et Tenkil. Par la suite, elles seront toutes rééquipées par nos soins.

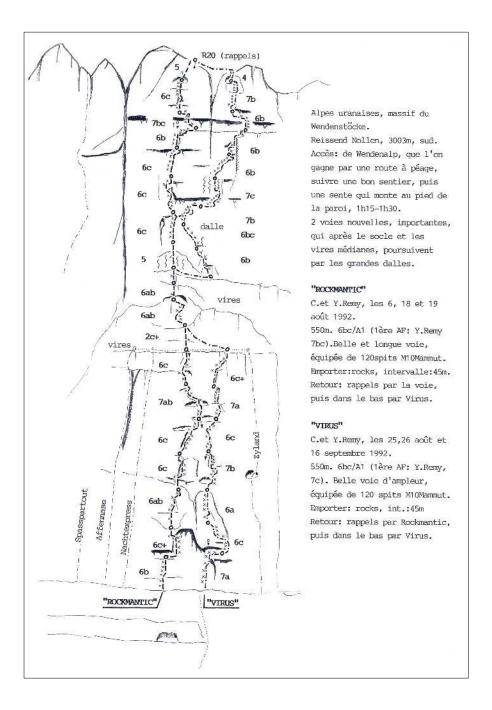
## CHAPITRE 10: WENDEN

Imaginer l'ampleur d'une paroi d'une dizaine de kilomètres de long avec des sommets dépassant les 3 000 mètres est très difficile. Dans ce monde si vaste, aux dénivellations atteignant 900 mètres, on distingue des faces verticales de 300 à 400 mètres bordées de piliers vertigineux. Oui, le Wenden<sup>(1)</sup> est unique et incomparable!

Et pourtant, l'ascension de la classique Inwyler, au Tällistock, puis de notre nouvelle voie La liste noire(2) sur la même paroi, en 1984, ne nous avait pas fait réaliser, à Yves et à moi, l'importance de ce massif. Kaspar Ochsner, rencontré au Sanetsch, va nous en parler. Selon lui, le Wenden possède un calcaire incroyable. Il n'avait pas l'habitude d'exagérer, mais il avait oublié de préciser que chaque voie commence dès que l'on quitte la voiture : il faut d'emblée monter une longue pente très raide, à l'époque dépourvue de sentier. Arrivés au pied de la paroi, nous avons besoin de repos et d'un second déjeuner... Ensuite, que dire face aux gigantesques murs et à un tel rocher? Le Wenden a suscité un grand intérêt, sans jamais devenir populaire. En effet, là-bas, rien n'est facile et tous les itinéraires sont terriblement impressionnants et exposés, y compris les rares abordables en 6a, 6b(3). En arrivant au pied d'Excalibur, « la voie facile », nous retrouvons Kaspar et son amie Ruth Baldinger qui améliorent leur résidence secondaire, à savoir l'emplacement de bivouac où ils cultivent leurs salades.

#### Vrenli

Du haut de notre nouvelle voie Stars away, dans les flancs du Pfaffenhut, mon frère et moi observons à gauche le raide pilier vierge de la haute paroi sud du Mähren. Ce prochain objectif va nous hanter tout l'hiver en l'étudiant sur des photos agrandies. L'été 1989, il fait grand beau et notre moral est gonflé à bloc en arrivant sur place. Après deux jours et neuf exigeantes longueurs à louvoyer sur un rocher parfait, nous sommes au sommet du premier pilier rigoureusement vertical. Au-dessus de nous s'élève la paroi supérieure du Mähren qui est encore plus impressionnante vue d'ici. Ce bouclier est un sacré défi! Perdus dans la contemplation de ce monde extraordinaire, nous ne remarquons pas au loin les nuages qui arrivent à grande vitesse. Un courant d'air frais et humide s'installe. En quelques minutes, alors que le fond du Gadmertal baigne encore dans le soleil, tout change très vite et devient menaçant. Nous savons que la descente par notre voie est impensable à cause des traversées et des dévers. D'un coup, la pluie d'abat avec violence et l'on n'y voit plus guère. Yves tente une descente le long des cordes sous un véritable déluge puis remonte sur des nœuds de Prussik, écœuré par l'impasse : « Dessous, j'étais dans le vide d'un surplomb. Il faut aller à droite. » Après un autre rappel et une recherche angoissante, nous retrouvons la grotte du sixième relais installé à la montée et poursuivons notre descente, non sans peine et assaillis par le doute car



En bas: Yves Remy dans le haut de Virus, Reissend Nollen, Wenden.





nous empruntons une voie que nous ne connaissons pas (une de Peter Lechner). Des tonnerres d'enfer éclatent successivement et les éclairs projettent nos ombres par saccades. L'eau collectée sur les flancs de la montagne crée en bordure du pilier de gigantesques cascades qui giclent à plus de dix ou même vingt mètres des parois, dans un fracas inouï. Des bourrasques de vent nous ballottent sans ménagement et des paquets d'eau s'abattent sur nous avec une telle force que nous nous demandons si les relais vont tenir. Complètement trempés et transis, nous prenons conscience de notre fragilité. La descente infernale en rappels n'est possible que lors de brèves accalmies. Tout devient de plus en plus aléatoire. La visibilité est mauvaise et la communication impossible. Dans de telles circonstances, une expérience de vingt-cinq ans de cordée commune représente un atout précieux pour sauver sa peau. « Mais tout de même, qu'est-ce qu'on fait là? » Très éprouvés, nous atteignons la base du pilier dans la nuit totale. Hélas, l'horreur n'est pas terminée. Aucun endroit pour se protéger n'existe et nous devons encore affronter le pire: descendre à pied avec les sacs! Les pentes d'accès se sont transformées en un effrayant toboggan rayé de nombreux torrents qui labourent le terrain et emportent des pierres dévalant de partout... Même avec notre expérience, nous sommes conscients que la chance devra nous accompagner pour nous en sortir. Ce n'est

que bien plus tard que nous arrivons dans la vallée, quelque peu traumatisés et dans un très sale état. Nous reviendrons terminer *Vrenli*<sup>4</sup> lors de deux journées de haute pression garantie de New York à Moscou.

#### Peter Lechner

Un autre passionné des lieux, Peter Lechner, est propriétaire d'un tea-room aux délicieuses pâtisseries, près du col du Brünig. C'est après son travail qu'il vient régulièrement passer un moment sur une de « ses » parois du Wenden, malgré le long aller-retour par des pentes raides. C'est dire que son amour de l'endroit est démesuré. Très discret, il parle peu de lui et vaguement de ses réalisations pourtant nombreuses. Il adore, pour équiper ses voies très exposées, récupérer de vieilles cordelettes et les placer dans des trous qu'il perce dans le rocher en dépensant plus d'énergie que s'il posait directement des spits. Les traversées de Lechner, avec plus de dix mètres sans assurage dans du 6c, mettent les nerfs des rares répétiteurs à rude épreuve.

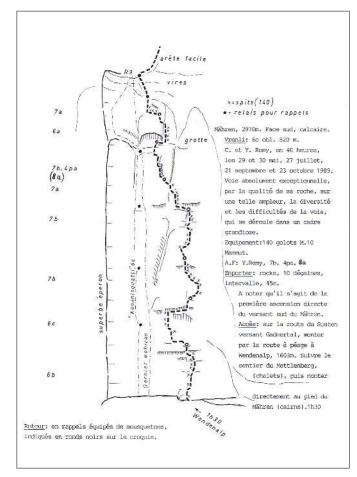
#### Virus

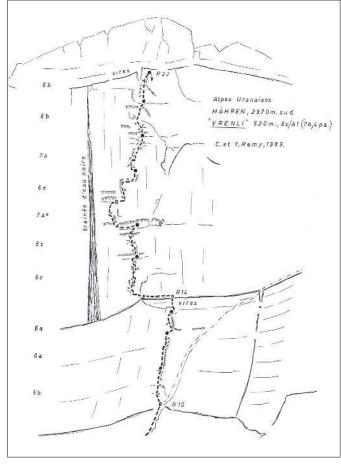
En 1992, sur le flanc du Reissend Nollen, c'est notre troisième journée dans *Virus*. Yves progresse rapidement sur un impressionnant mur vertical en ne posant que peu de spits. « Génial, il n'y a que des bacs », me dit-il. Très à l'aise, il franchit le surplomb qui domine toute la

paroi en me répétant qu'il n'y a toujours que des bacs. Puis, il s'arrête, se tient d'une main (en fait de deux doigts dans un trou), manie la perceuse de l'autre et place un spit avant de continuer cette vingtième et avant-dernière longueur de *Virus*, en 7b.

On l'a vu, le massif du Wenden est un haut lieu de l'escalade en Suisse et en Europe. Son altitude et son ampleur lui donnent un caractère alpin marqué, sans oublier une météo fort capricieuse. L'exposition des voies et leur longueur sur d'impressionnantes parois créent une ambiance unique. C'est un site à respecter, comme l'ont fort bien fait les amoureux des lieux. Heureusement que le Wenden est toujours bien protégé par des puristes inconditionnels, dont le plus vigilant est Michal Pitelka<sup>(5)</sup>, un des ouvreurs des années 1980.

- 1. Les Wendenstöcke sont deux sommets de cette longue paroi sud. Certains grimpeurs disent le Wenden pour la chaîne qui s'étend du Tällistock, 2579 mètres, situé à l'ouest, jusqu'au Titlis, point culminant à 3239 mètres, situé à l'est. 2. Ouverte dans la journée. elle fait 14 longueurs.
- 3. Ce sont les voies *Inwyler* au Tällistock, *Excalibur*, *Wendenvögel* et *Aureus* au Wenden et *Spasspartout*, la plus « facile » au Reissend Nollen.
- 4. Vrenli, l'une des belles grandes voies du massif, fait vingt-deux longueurs, essentiellement entre le 6c et le 7c. 5. En septembre 2019, une nouvelle voie réalisée par trois Allemands a été ouverte avec tellement de spits qu'elle ressemblait, selon Cédric Lachat, à une via ferrata. Elle a été immédiatement déséquipée par Yannick Glatthard et Michal Pitelka, un acte salué par l'ensemble des grimpeurs du Wenden.



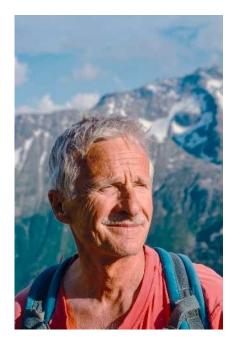


## CHAPITRE 11: **DREAMS OF**

Pendant des années, le granit de Suisse centrale nous a réservé d'heureuses surprises. En effet, même dans nos rêves les plus fous, nous ne pensions pas un jour être au pied de dalles si grandes et si lisses, ni d'un dièdre gigantesque de 150 mètres, ni de fissures aussi rectilignes offrant des escalades d'une telle qualité.

#### Salbitschijen

En 1984, Hans Berger devient gardien de la cabane des Salbitschijen, dite Salbit, tandis que nous ouvrons, en trois jours successifs, trois nouveaux itinéraires dont l'élégant Clog and stock, qui gagne directement le sommet des Salbit à 2 981 mètres. En cinq heures seulement, nous remontons les quinze longueurs en libre sur coinceurs (sans rien laisser en place sauf quelques sangles) par des fissures évidentes qui s'avèrent plus simples que prévu avec un dièdre de 150 mètres qui va nous laisser sans voix! À la cabane, nous nous lions d'une amitié grandissante avec Hans. Pour fêter chaque nouvelle ascension, il nous offre ses desserts maison à volonté, au son de la musique folklorique qu'il adore (accordéon et "youtze"). Nous tentons de lui indiquer, prudemment, que ce n'est pas notre style mais Hans nous répond, sur un ton qui ne souffre aucune réplique : "Hé les gars, je sais très bien le bruit de sauvages que vous écoutez! D'ailleurs, tout le monde le sait, alors il est temps de commencer votre éducation." Hans, avec qui nous sommes toujours amis, va développer son coin de paradis des Salbit (jusqu'en 2017) avec un engagement peu commun. En effet, il rééquipe les voies, en réalise de nouvelles et trouve même le temps de cultiver un jardin en contrebas de la cabane, afin d'avoir des légumes frais pour ses hôtes.









#### Le granit de la Furka

En 1985, dans le haut du bassin de Tiefen, nous installons notre bivouac sur le glacier pour y rester quatre jours et ouvrir là-haut quatre voies sur deux parois sud-ouest isolées. Pour gagner ce paradis, il faut marcher trois heures, lourdement chargés, depuis le parking au-dessus de la route du col de la Furka. Mais une fois sur place, quelle paix et quel bonheur dans une ambiance "seuls au monde"! Évoquons deux de ces nouveaux itinéraires vraiment exceptionnels. Le premier arrive au sommet du Dammazwillinge à 3 275 mètres, où nous avions déjà apprécié le Pilier sud de Peter Arigoni et Hans-Peter Geier, réalisé en 1963. Cette classique offre une ascension sur un rocher rougeâtre truffé de prises favorisant une escalade homogène en 5c. Dans toute la région, cet itinéraire est unique par son niveau à cette altitude. Notre voie est de la même veine, juste un peu plus difficile car elle remonte un pilier redressé mais heureusement fracturé pour du libre de grande classe. Dans la partie supérieure, un splendide mur vertical doté de miraculeuses petites prises placées aux bons endroits, permet de gagner le sommet. La voie porte bien son nom: Paradis perdu. Le deuxième itinéraire. Enfer doux, se déroule sur une face imposante. sans ligne évidente, du Sporn à 3 050 mètres. Son allure, avec des zones compactes barrées ici et là de toits, est déconcertante. Pourtant, ça passe! Et même plus facilement que prévu! On suit un étonnant dédale aux faiblesses qui se succèdent comme par magie. Fines fissures et dièdres aux bonnes prises offrent une superbe escalade dans une ambiance fort rare, celle d'évoluer sur un grand mur massif surplombant le glacier.

En 1988, retour à la Graue Wand (Furka) pour l'ouverture de *Conquest*. Une fissure très raide mais de qualité donne d'emblée le ton. Il faut l'empoigner à pleines mains et avec les chaussures coincées ou en appui, tirer, pousser et recommencer. Un regard vers le haut indique la suite, toujours la même, un autre vers le bas rappelle qu'il faut songer à placer un coinceur et garder des forces qui vont en diminuant au fil de la progression afin de gagner le relais. Après quelques longueurs plus aisées, on arrive au pied de LA fameuse fissure en 7a. Elle offre des bords parallèles qui montent droit au ciel sur un pan de granit sans défaut. Ce rail de bonheur, ou de douleur, exige de la continuité dans un monde vertical sans compromis. Que l'on passe facilement et vite ou lentement et en grognant, une telle longueur ne laisse personne indifférent.

#### Grimsel

En 1992, à l'Eldorado (Grimsel), nous nous fixons comme objectif d'ouvrir et d'équiper en une journée une voie complète avec la perceuse, trois batteries et 75 spits M10. Cette folie furieuse est réalisée une première fois avec la voie *Hirnriss*. Au départ, alourdis par le matériel, nous avons toutes les peines du monde à grimper, tant l'effort exigé est grand. Pour nous consoler, nous nous répétons que la folie ne se soigne pas... L'année suivante nous récidivons avec *Gletscherweiss*. En 1995, toujours en une journée, nous faisons *Schweiz-plaisir*, et un autre jour encore, un de plus, *Mir*. Après avoir ouvert plus de quatre cents longueurs au Grimsel, le temps plus aisé du rééquipement viendra.

Cette idée n'est pas récente. Peu après les premières ascensions, des alpinistes ont amélioré le matériel en place. Par la suite, le rééquipement a continuellement évolué pour faciliter les répétitions et favoriser la sécurité de l'escalade. Ces améliorations varient selon les époques, le type de voies, de terrains, de régions, de moyens et, bien sûr selon la volonté des rééquipeurs. Pendant longtemps, il a suffi d'ajouter quelques pitons, puis sont apparus les spits M6, M8, M10, voire M12, ou des broches scellées, aux qualités d'acier et de type d'inox variables. La distance et l'emplacement des

Page de gauche: Grimpeur dans la L1 de Septumania, Eldorado, Grimsel.

Ci-dessus: Motörhead's fans au sommet de l'Eldorado, Grimsel.

points d'assurage ont aussi changé, surtout depuis le milieu des années 80, avec l'emploi des perceuses autonomes. Aujourd'hui, la pose de spits rapprochés est devenue systématique dans la majorité des voies. Cependant, l'essentiel de l'équipement et du rééquipement est fait par des bénévoles qui paient le plus souvent le matériel.

Très tôt, nous rééquipons nos itinéraires, mais également ceux d'autrui, toujours en accord avec les ouvreurs. Dès 1980, nos rééquipements (tout d'abord des ajouts de spits M10) s'intensifient et nous prennent autant de temps que celui que nous consacrons aux nouvelles voies. À partir de 2010, nous répétons de nombreuses escalades sur le granit de Suisse centrale pour en choisir les plus belles afin de les rééquiper et de les sélectionner dans un ouvrage du CAS (1). Dans l'optique de ce topo et avec l'aide de nombreux amis, nous découvrons et remettons à jour des voies originales ou peu connues sans oublier des valeurs sûres. Pour le lancement de ce projet d'écriture, nous commençons par un concert de Motörhead pour monter ensuite au sommet de l'Eldorado (2) avec des copains et fêter, trente ans après, la première ascension de Motörhead.

- Dreams of Switzerland, publié en 2016 en trois langues, présente une sélection de voies décrites minutieusement avec des croquis et de nombreuses photos.
- 2. Sur la photo de la fête au sommet de l'Eldorado, en 2011, de gauche à droite, debout: Albert Wenk, Didier Tâche, Claude Remy, Bernard Bolliger, Yves Remy, Roland Paillex, Christophe Botfield, devant: Jean-Michel Pauchard et Serge Rastoldo.

## CHAPITRE 12: **SOUVENIRS**

### ET POUR CHANGER, VOICI QUELQUES SOUVENIRS D'YVES REMY

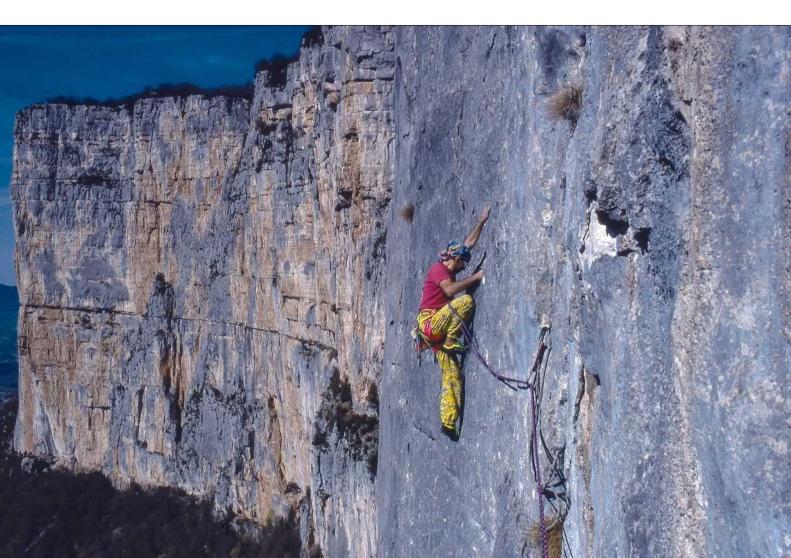
#### Presles, Vercors

Dans les années septante, l'accès et le retour des falaises pouvaient être une course d'orientation pleine d'obstacles et prendre du temps. Ce dont je me souviens, c'est de m'être frayé un passage à quatre pattes dans le sous-bois dense du maquis pour me retrouver nez à nez avec un sanglier. Cela m'est arrivé plus d'une fois d'ailleurs. Ensuite, il fallait encore chercher le départ de la voie indiquée dans le topo: « Repérer un dièdre caractéristique garni d'un piton... ». Au fil des ans, on a de plus en plus apprécié Presles. Une fois connu, son accès à pied par le haut était court et du sommet on gagne le départ des voies en quelques rappels. Pour nous, c'était une sorte de second Verdon. Certes le rocher était moins franc mais les voies longues étaient plus nombreuses et

généralement bien équipées comme par exemple *La Conque*, une voie d'artif faite à la montée et à la descente (sans rappel), ou *Télébus*, une superbe voie en libre, recommandée par François Diaferia, qui avait des gouttes d'eau immenses comme jamais vues nulle part ailleurs. Pour nous, venant de Suisse, Presles est une de ces grandes falaises propices à la grimpe car elle bénéficie souvent de bonnes conditions d'escalade en hiver et offre une solution de repli par mauvais temps. Nous plantions pitons et spits dans notre style habituel, exposé pour garder la forme, sur des murs dont certains ne virent que rarement des répétiteurs. Venant de Suisse, nous ne jugions pas utile de consacrer trop de temps à nettoyer le rocher. Dès lors, il n'est pas surprenant que plus d'un de nos itinéraires soit tombé dans l'oubli.

## À nos Belles filles sûres<sup>(1)</sup>, gorges du Verdon

Durant cette même période, nous étions parfois vêtus de pantalons orange de cantonniers, pas chers et solides. Ils supportaient les agressions et les salissures du rocher. Au Verdon, nous progressions parfois dans des boyaux obscurs aux issues incertaines tels que dans *Spaggiari* ou *Gueule d'amour*, nous étions alors parfois coincés tels des Hexcentric XXXL (type de très gros coinceurs)... mais nous finissions toujours nos reptations au sommet de la falaise. Sales, souvent exténués mais heureux, avec l'impression d'avoir quitté la planète l'espace d'une journée. Et, cerise sur le gâteau, nous avions repéré une ou deux lignes vierges.



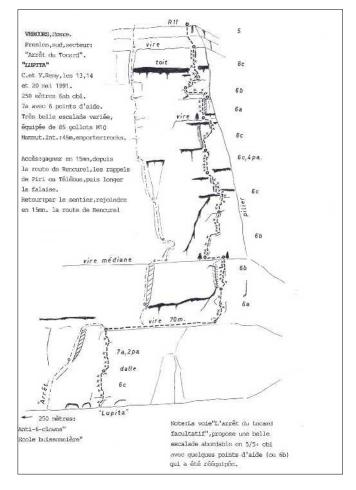


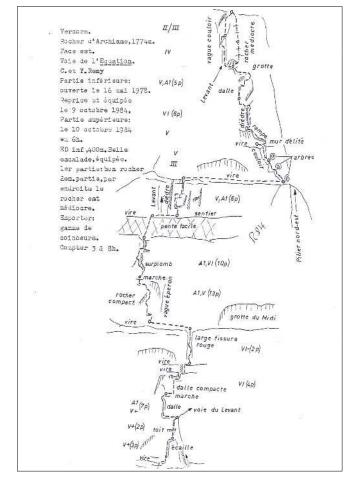
#### Schlossberg, Alpes uranaises

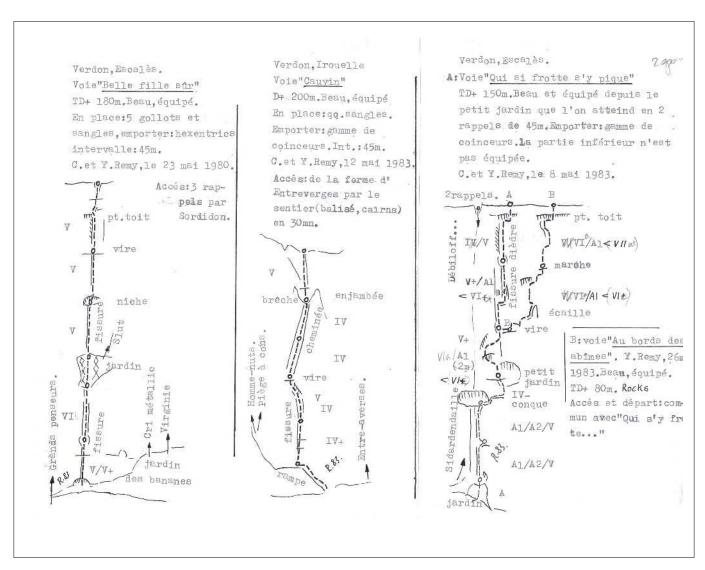
Comment avons-nous découvert cette immense face ouest, haute de 800 mètres du Schlossberg, loin au-dessus d'Engelberg? Probablement dans la vaste documentation de Claude! Lors des beaux jours des étés 93 et 94, nous montions à la petite cabane Spannort au charme d'antan, une cabane d'ailleurs bien entretenue et à l'abri des foules. De là, vingt minutes suffisent pour gagner le pied de la paroi qui n'offre que deux itinéraires ouverts par Kurt Grüter, l'un des plus talentueux alpinistes suisses. Si la voie de 1958 suit une faiblesse évidente, celle de 1971 surmonte le premier grand mur, qui est très impressionnant, puis continue jusqu'au sommet. Un chef-d'œuvre! C'était alors la plus difficile ascension du pays. Situé à

Page de gauche : Yves Remy dans Télébus, Presles, Vercors.

Ci-contre : Yves Remy dans les Belles filles sûres à l'Escalès. l'est du Titlis, le Schlossberg est en quelque sorte une continuation du Wenden. Durant ces deux saisons, nous ouvrons et équipons de spits une dizaine de voies, certaines de seize longueurs, pour atteindre le sommet du premier mur, le plus grand et imposant de ce flanc du Schlossberg. Lors de l'ouverture de la voie Assan, les prises au-dessus de moi se font de plus en plus rares et petites. Cela se corse et je suis presque à bout de corde. Sans avoir trouvé de relais, suspendu à un spit, je fais venir le frangin. Une fois qu'il est en place, je continue pour fixer un autre spit tout en observant une écaille à sept ou huit mètres plus loin, seule prise visible dans cet océan vertical. Je continue par des réglettes de plus en plus infâmes, serre les dents et, dans un ultime mouvement désespéré, me jette pour attraper l'écaille qui cède et avec laquelle je tombe pour me retrouver instantanément bien plus bas que Claude, retenu par la corde. Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur! Tout va bien, avec seulement quelques éraflures et un coup violent reçu de la perceuse toujours suspendue au baudrier. Sans réfléchir, je remonte immédiatement et continue. Avec bonheur, je découvre qu'à la place de l'écaille il y a maintenant une bonne prise pour la main puis pour le pied, ce qui me permet d'installer un relais. Fatigués, comme à la fin de chacune de nos longues journées, nous faisons quelques rappels pour rentrer à la cabane pas fréquentée en







semaine. Cette fois, deux très vieux messieurs se trouvent dans le réfectoire. À peine nos sacs posés, ils nous interpellent sans ménagement dans leur incompréhensible dialecte local. Finalement, nous comprenons qu'ils trouvent inadmissible que nous n'ayons pas plié nos couvertures dans le dortoir, ils nous demandent d'y mettre bon ordre.

#### Métro, Alpes bernoises

Au cœur des Alpes bernoises, Kandersteg est le must de la cascade de glace en Suisse. La Breitwangflue, l'un des secteurs les plus connus pour cette activité, consiste en un mur de 300 mètres de haut. On y trouve une vingtaine d'itinéraires, tous plus incroyables les uns que les autres, dont le mythique et esthétique *Crack Baby* (2). À gauche de la paroi se cache une autre perle, certainement la cascade de glace la plus originale et la plus indécelable de l'arc alpin. En scrutant le mur, il est impossible de la distinguer. Et pour cause! Il s'agit d'un gigantesque boyau, haut de plus de cent mètres à l'intérieur de la montagne. Un trou de cinq mètres de diamètre au pied de la paroi permet d'y accéder. Cette

voie unique a été ouverte par les frères Samuel et Simon Anthamatten en décembre 2004. Bravo à eux d'avoir eu l'audace de pénétrer dans l'étrange cavité noire, puis le courage de découvrir un tel itinéraire. Après la première longueur, le nom de la voie, Métro, prend tout son sens car on remonte un immense tunnel vertical. En 2011, je me suis rendu à la Breitwangflue avec Didier Tâche, compagnon toujours prêt à partir très tôt afin d'être les premiers sur les lieux. En pleine nuit donc, nous quittons le parking de Mitholz, petit village situé près de Kandersteg. Après 1h 40 de cheminement à la frontale par une route forestière, nous atteignons le départ de l'itinéraire. Pas un bruit, il n'y a personne. C'est toujours à la frontale que nous passons l'entrée de ce *Métro* qui peut nous conduire au paradis ou en enfer. Ce jour-là, ce sera le paradis car le boyau est tapissé d'une bonne glace épaisse favorisant l'usage de nos piolets en mode crochetage pour notre progression. L'enfer, c'est quand tout ruisselle, avec un risque de coulées de neige depuis les pentes supérieures. Dans ces conditions, il ne faut iamais s'v aventurer car le risque est grand d'y laisser sa peau (3). Trois longueurs

s'effectuent dans les entrailles de la montagne. À la féerie totalement inhabituelle des lieux s'ajoutent les reflets des lampes frontales, la résonance des coups de crampons, le cliquetis du matériel ainsi que l'écho de commentaires enthousiastes. Puis la lumière naturelle revient. Nous débouchons sur une vire, face à un magnifique cigare de glace, haut de cinquante mètres qui offre une superbe dernière longueur. Au sommet, les yeux brillent d'émotion. On s'embrasse puis on entame les rappels par le même itinéraire. On regagne le sac et on pique-nique au pied de la paroi. Étant donné que notre forme et que les conditions sont excellentes, un regard entre nous suffit, nous repartons pour refaire ce *Métro*, cette fois sans frontale, et le redécouvrir sous un autre éclairage mais toujours aussi fascinant.

<sup>1.</sup> Belles filles sûres est le nom de l'une de nos voies au Verdon, devenue une classique.

<sup>2.</sup> Première effectuée par Xavier Bongard et Michael Gruber le 15 février 1993. Un exploit!

<sup>3.</sup> Bon nombre des itinéraires de glace exigent des conditions particulières. L'atypique Métro est rarement praticable. Ce n'est qu'après une longue période de grand froid que son boyau en glace est praticable.

# CHAPITRE 13: AU PAYS DES DIEUX

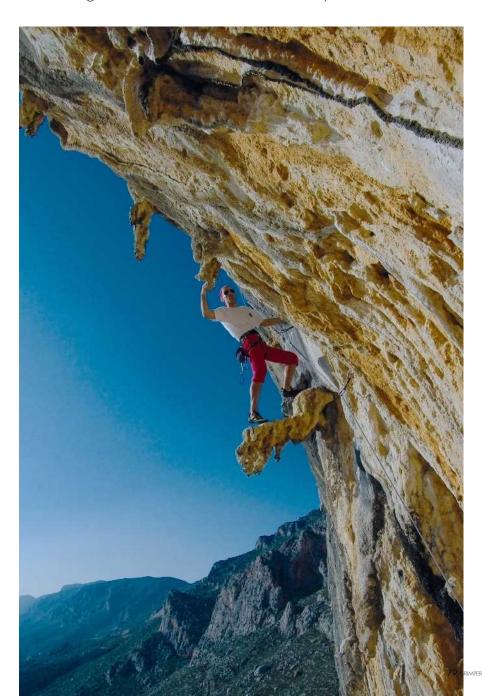
Le premier à nous parler de Kalymnos, une île grecque de l'archipel du Dodécanèse, est Kaspar Ochsner. Plus tard, en 2001, Philippe Steulet nous précise: « Pour l'instant, il y a peu de voies, mais elles sont superbes. Je n'ai pas vu de hautes parois, plutôt des longs murs propices aux couennes (courtes voies d'une ou deux longueurs) où tout est à faire. Allez-y en hiver. »

#### Kalymnos

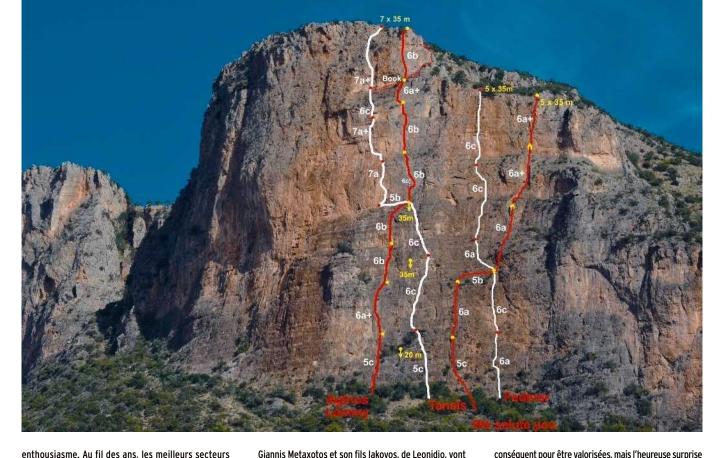
En avril 2002, lors de notre première visite à Kalymnos, nous tombons sous le charme du pays des dieux et de son climat. Après des couennes sur les quelques secteurs d'alors, l'abondance de rocher vierge est évidente. Nous sommes surtout fascinés par l'excellent calcaire, solide, rugueux et truffé de prises aux formes incroyables. Nous découvrons d'immenses et multiples stalactites et colonnettes qui tapissent le gigantesque surplomb de la Grande Grotta ainsi que le grand mur à sa droite, Panorama, au-dessus du village de Masouri. Grimper sur un tel rocher est totalement nouveau. C'est une escalade folle, délirante, en trois dimensions, qui décuple notre enthousiasme. C'est un peu comme entrer dans un monde imaginaire et sans limites. Kalymnos va ouvrir de nouvelles perceptions à l'escalade, on va réaliser que les plus belles voies ne sont pas les plus difficiles mais qu'elles sont dans tous les niveaux, y compris dans les plus abordables.

Nous avons emporté un peu de matériel pour équiper. Il sera complété par Georges Hatzimalis, responsable de ce sport pour la Municipalité, qui nous a soutenus durant nos séjours. Une autre aide très appréciée en matériel, celle offerte par Sue et Steve, un couple anglais très engagé dans le domaine de l'escalade qui gère le bar Glaros. Pendant une dizaine d'années, nous allons revenir régulièrement à Kalymnos pour découvrir, parfois en compagnie de Boris Girardin, de nouveaux secteurs où nous alignerons des voies avec toujours le même









enthousiasme. Au fil des ans, les meilleurs secteurs s'épuisent. Pour en valoriser de nouveaux, un nettoyage soutenu sera nécessaire. Dans tous les cas, Kalymnos offrira longtemps encore les plus belles voies à gravir sur un calcaire unique au sein de son décor paradisiaque. À diverses reprises, nous avons été sollicités pour ouvrir et équiper dans d'autres pays. Mais Aris Theodoropoulos auteur, avec son épouse Kate, des topos de Kalymnos, a su nous sensibiliser en nous parlant des possibilités méconnues et innombrables de la Grèce continentale.

#### Leonidio

En janvier 2013, après diverses reconnaissances effectuées dans le Péloponnèse, Yves et moi décidons de nous concentrer sur la région de Leonidio, alors quasiment vierge de spits. Répertorier les parois est difficile tant elles sont nombreuses. Certaines, hautes de 200 mètres, dominent la ville, ce qui lui donne une touche alpine dont le caractère est rehaussé en hiver lorsque les sommets sont enneigés. C'est précisément le cas lors de notre première matinée sur place: tout est blanc, il a neigé jusqu'à Leonidio! À 11 heures, le soleil réchauffe déjà tellement les lieux que la neige a disparu et nous sommes en t-shirt. Accompagnés par Eleni Diatsigou, nous faisons la connaissance des deux maires successifs de la ville, MM. Iannis Marneris et Haralambos Lysikatos. Ces derniers nous interrogent sur les possibilités de l'escalade dans la région. Si l'activité à la base des parois sud est développée en premier - dans un pays où l'on préfère l'ombre - Leonidio pourrait rapidement devenir une nouvelle destination prisée pour l'escalade hivernale car de tels sites manquent en Europe. Avec la crise qui secoue le pays, les deux maires nous demandent de faire au mieux. Mais... nous sommes en Grèce, tout se complique car il y a des zones déjà réservées pour des grimpeurs d'Athènes qui équipent avec un soutien financier de la part de l'Union Européenne. Pour nous encourager, la Municipalité décide de nous offrir une aide. Bien que l'escalade soit ici aussi une activité libre, il est toujours plus correct de se présenter aux autorités et de préciser ses intentions.

beaucoup nous aider lors de nos séjours, ainsi que des amis qui nous accompagnent (1). À chaque fois nous valorisons, dans la mesure du possible, un ou deux nouveaux secteurs et une grande voie, sans jamais se lasser tant la diversité des possibilités est extraordinaire. En effet, les particularités varient beaucoup d'un secteur à l'autre et cela dans le même registre de difficultés. Ainsi, le secteur Orama offre de longues escalades, certes un peu similaires, sur un mur massif rougeâtre aux nombreuses réglettes successives. Quel bonheur de grimper parfois sans devoir chercher la prise suivante! Douvari propose par exemple une grande diversité de bonnes et grosses prises avec des voies abordables, dès le 4e degré, dans sa partie inférieure. Et que dire des secteurs aux couennes de quarante mètres de Hospital et de Red Rock, le premier sur un rocher gris très adhérent et le second sur un mur rouge aux multiples trous de toutes les tailles et formes? Sans oublier les murs plus raides et compacts des secteurs Rocspot ou Hot rock à l'escalade plus technique. Et voici encore l'étonnante paroi de Petzina, si verticale sur quatre-vingts mètres, heureusement truffée de prises aussi variées que discrètes voire délirantes. Et, un cran au-dessus, le secteur isolé de Theatro, aux voies uniques qui remontent parfois sur deux ou trois longueurs d'immenses colonnes et stalactites dans une impressionnante ambiance grand vide. Après la réalisation de la première longue voie avec des spits, Ramisi Rock, six longueurs allant du 6b au 7a, au-dessus de Leonidio, nous en ajoutons une dizaine. Elles sont étonnamment homogènes et, pour certaines, dans des registres abordables de 5c à 6a+, comme We salute you (clin d'œil au groupe AC/DC) ou encore les huit belles longueurs en 6a et 6b de Mira et de celles d'Aghios Lemmy. Cette dernière est dédiée au roi du hard rock peu après sa disparition. Nous déposons un livre des passages dans une gamelle de l'armée suisse fixée au septième relais, avec un clin d'œil émouvant et respectueux pour Lemmy, car la voie porte son nom précédé du mot Aghios qui, en grec, signifie saint. Certes, les voies "faciles" exigent souvent un nettoyage

conséquent pour être valorisées, mais l'heureuse surprise de Leonidio est le potentiel d'escalades abordables qui s'avère plus important que nous ne l'avions imaginé. C'est un atout extraordinaire pour populariser la région auprès du plus grand nombre de grimpeurs, soit ceux qui pratiquent du 4 au 7a. Nous aurons d'ailleurs le bonheur de faire découvrir l'escalade à des amis de Leonidio, dont le maire Lysikatos à plus d'une reprise. En 2015, pour notre plus grand plaisir, notre père Marcel nous accompagne pour fêter ses 92 ans et faire en tête FOSL, 5c, à Mad Wall.

À Leonidio, vous l'aurez compris, on se sent d'emblée à l'aise au sein d'un cadre magnifique et d'une douceur de vivre des plus agréables, sans oublier une nourriture locale de qualité. Volker Leuchsner, gourou de l'escalade allemande, approuve: « Ici, c'est génial! Chacun vient grimper, manger, dormir et recommencer. » Et pour les jours de repos, de nombreuses excursions existent, que ce soit pour découvrir des lieux touristiques réputés ou les beautés naturelles du pays, souvent méconnues. En quelques années, la multiplication du nombre de secteurs, de voies, de pratiquants, de publications sur Leonidio a été beaucoup plus rapide que prévu. Espérons que cette superbe région saura conserver son état d'esprit et son charme car ce sont de précieux atouts. Malgré sa situation économique, la Grèce témoigne d'une étonnante vitalité. La joie de vivre de ses habitants ne faiblit pas ou peu et son légendaire accueil est toujours aussi présent. Il faut dire qu'au-delà des clichés plage-mer-soleil, le pays surprend. En fait, il est très montagneux, bourré de parois, de gorges et de falaises. Après l'incontournable Kalymnos, Leonidio et cette vaste région de la côte est du Péloponnèse, comprenant notamment Kyparissi, est devenue une nouvelle référence de l'escalade. De fabuleux trésors verticaux attendent les passionnés de la grimpe de tous les niveaux. Et le potentiel de voies nouvelles à équiper est si vaste qu'il y a ici de quoi rêver longtemps encore.

 Il s'agit de Christophe Botfield, Marcel Noverraz, Christophe Simeon, Boris Grobéty, Fred Moessner, Roland Paillex, un aveugle étonnant qui grimpe du 6b à l'aise et même du 6c, et de son chien Disco. Encore un grand merci à eux tous pour leur aide.

À gauche: le 25 avril 2019, Marcel Remy, à 96 ans passés, dans La Traversée des Guêpes (5c), Saint-Loup.

Ci-dessous: Les Frères Remy, 50 ans d'ouvertures, et toujours on the (Hard) Rock!

# ÉPILOGUE

Plus d'un demi-siècle consacré presque entièrement à l'escalade laisse des souvenirs impérissables et permet de nouer des amitiés profondes. En pensant aux milliers de longueurs ouvertes, aux dizaines de milliers de pitons et de spits posés, nous réalisons que nous avons plus de souvenirs que de projets.

Mais qu'importe finalement puisque nous grimpons et équipons toujours, même si c'est avec moins d'efficacité. Par contre, ce qui n'a pas changé pour nous, c'est le plaisir à serrer les prises dans un corps à corps avec le rocher. Et c'est aussi de préparer le matériel, charger les batteries de la perceuse, visser les plaquettes sur les tampons, compter les spits et continuer de chercher et découvrir des nouvelles lignes tout en rêvant à d'autres sur fond de hard rock. La détermination, la curiosité et l'enthousiasme sont encore bien présents et l'aventure se poursuit que ce soit aux Diablerets, à l'Argentine, au Verdon, au Sanetsch, au Grimsel, en Grèce ou ailleurs...

Jadis, l'engagement pouvait être extrême et l'accident sanctionnait les erreurs ou la malchance. Dans une ambiance grandiose c'était "à la vie ou à la mort". Si aujourd'hui ce sport est de mieux en mieux sécurisé,



le plaisir de grimper demeure. En plein air ou en salle, les valeurs restent les mêmes, à savoir courage, détermination, sens de l'effort, esprit d'équipe, recherche des mouvements et du beau geste, sans oublier, quand on évolue dehors, de respecter la nature tout en en appréciant les paysages.

Transmettre encore et toujours ces valeurs est une chance! Une chance d'autant plus grande que la partager avec de plus en plus de passionnés est possible. En effet, les générations montantes qui se mettent à l'escalade sont toujours plus nombreuses, sans oublier les copains de "La Grande Époque", celle des années 1970-80. Et que dire de notre père qui, à 97 ans révolus, grimpe encore! Quel exemple pour tous! La vie est belle, savourons-la à chaque instant comme un cadeau. Ah, en fait, "LA Grande Époque", elle est aussi maintenant.



#### Remerciements

Nous pensons, avec la plus grande reconnaissance, à tous ceux qui nous ont soutenus, accompagnés ou suivis durant toutes ces années: nos parents, nos proches ainsi que nos très nombreux amis.

Nous adressons un immense merci pour toute l'aide apportée dans le cadre de la rédaction de cet article à: Léopold d'Arenberg, Ivan Cherpillod, François Guillot, David Haefeli, Françoise Jaquet, Andreas Kubin, François Modoux, Pierre Morand, Jean-Michel Pauchard, Christophe Racat, Monique Stidel Noverraz, Philippe de Vargas et Albert Wenk.

Nos vifs remerciements vont également à/au:

Mammut SA, Seon

Groupe de haute montagne de Lausanne (GHML) Bergsteigergruppe Alpina (BGA)

Association Sport-Escalade (SE)

Section des Diablerets du Club alpin suisse

Club alpin suisse (CAS)

Grimper.ch

Nous avons une pensée pour nos amis disparus, en particulier Maurice Brandt, Pierre Vaney et Michel Ziegenhagen.